

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 645.—SAMEDI, 12 SEPTEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L. P. BRODEUR, M. P.

VICE-PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMMUNES



HOHELAGA.—COUVENT DES RÉVÈRES SŒURS DES S. S. N. N. DE JÉSUS ET MARIE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 12 SEPTEMBRE 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—L.-P. Brodeur, M.P.—Poésie : Hommage à mon père, par J.-T.-O. Saucier.—Les députés de Saint-Maurice, par F. L. Desaulniers.—La roche aux fleurs (légende), Jeanne Rival.—La voix des choses (avec gravure), par H. Mignot.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Carnet du *Monde Illustré*.—Saint-Prospère, par P.-G. Roy.—Conseils pratiques.—Poésie : Un soir sur la grève, par A. L.—Notes d'histoire naturelle.—Primes du mois d'août.—Nouvelles à la main—Choses et autres—Le feu de Dames.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Portrait de M. L.-P. Brodeur, vice-président de la Chambre des Communes du Canada.—Hochelaga : Le couvent des Révères Sœurs du St-Nom de Jésus.—Portraits des députés du comté de Saint-Maurice de 1792 à 1896.—Le camp d'un étudiant en médecine à l'Isle Cadieux, Vaudreuil (douze vues).—Groupe canadiens à Paris : MM. Hector Fabre, C.-A. Provost, E. Roy, C.-O. Samson, Paul Fabre, R. Brunet, J.-A. Saint-Denis, H. Lasnier, A. Rousseau, A.-F. Mercier, Ls Gauthier, L. Larose, A. LeSage, N. Guillet, J.-E. Dubé.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



VOICI que les vaches—les vaches belges—vont porter à l'ave-

nir des boucles d'oreilles.

Et ne croyez pas à une fantaisie, à une idée carnavalesque, non, non, c'est par ordre du gouvernement que, dès leur jeune âge, à trois ou quatre ans, les oreilles des veaux et génisses seront percées pour recevoir cet ornement obligatoire.

Le gouvernement a pris cette mesure afin de prévenir la fraude des importateurs qui introduisent en Belgique des animaux atteints de tuberculose dont lui, le gouvernement, est tenu de rembourser la valeur s'il les fait abattre comme dangereux pour la santé publique, ainsi que cela se passe en France.

Ce moyen de combattre la fraude a peut-être des

chances de réussite, à condition, toutefois, que les autres pays, sous le prétexte de prendre une précaution analogue, n'ordonnent aussi de mettre des boucles d'oreilles à tous les veaux de son territoire, mais d'un autre modèle, auquel cas il serait très facile aux importateurs de changer les appendices auriculaires des animaux à leur arrivée.

Du reste, les fraudeurs trouvent toujours un moyen de se moquer des lois les plus sévères.

Il y aurait un volume très intéressant à faire sur les moyens employés par les contrebandiers de tous les pays.

\* \* Une des anecdotes les plus curieuses que j'ai entendu raconter à ce sujet est la suivante :

Dans un compartiment de seconde classe—vous savez que les chars des chemins de fer d'Europe ne ressemblent pas du tout aux nôtres et qu'on y est parqué dans des sortes de cages dont on ne peut sortir. Dans un de ces compartiments, dis-je, d'un train allant de Belgique en France, se trouvaient une jeune fille et un gros monsieur, décoré, à l'air très digne et fort imposant.

La jeune fille ne semblait pas à l'aise et sa gêne paraissait augmenter à mesure que le train se rapprochait de la frontière de France.

—Vous semblez inquiète, mon enfant, dit le gros monsieur, d'un ton tout paternel.

—Mon Dieu, monsieur, non... non...

—Mais, votre malaise est évident. Voyons, contez-moi votre gros chagrin ; je ferai tout ce que je pourrai pour l'adoucir, si cela est possible.

—Eh bien, monsieur... Je vais vous dire le sujet de mon inquiétude. Vous avez l'air bon, j'ai confiance en vous.

—Parlez, mon enfant.

—Voici : On arrive à la frontière... Or, j'ai sur moi des dentelles que je voudrais passer en contrebande. Si vous vouliez me rendre un service ?...

Et la voix était si suppliante que le gros monsieur parut attendri.

—Un service ? Certainement ; en quoi consiste-t-il ?

—Il s'agirait de dire que je suis votre parente, votre servante, si vous voulez. Et certainement, les douaniers n'auront pas de soupçon, en sachant que vous m'accompagnez, vous un monsieur si respectable...

—Soyez tranquille, mademoiselle, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Votre confiance est bien placée.

—Oh, merci, merci.—Ma mère est vieille et malade et c'est pour gagner une centaine de francs que je risque cette aventure.

Quelques minutes après, on arrivait à la frontière où une nuée de douaniers français, soupçonneux et à l'œil exercé, examinaient les physionomies des voyageurs.

—Vous n'avez rien à déclarer, mademoiselle ? demanda un vieux, à l'air très peu commode, en même temps qu'il saluait le gros voyageur dont la mine hautaine et la boutonnière ornée d'une rosette rouge, lui en imposait.

—Non... Non... J'accompagne monsieur.

—Moi, fit d'une voix dédaigneuse, le compagnon de voyage de la jeune fille, c'est trop fort—brigadier, je ne la connais pas du tout, mais je sais qu'elle a sur elle des dentelles qu'elle veut passer en fraude, toujours, ajouta-t-il, d'un air sévère, ne me l'avez-vous pas dit vous-même tout à l'heure ?

La pauvre enfant ne pouvait nier. On la fouilla et le corps du délit fut vite trouvé.

L'étranger intercédait pour qu'on lui laissât continuer son voyage, les dentelles étant confisquées bien entendu et ce fut en pleurant qu'elle regagna sa place dans le train.

La chose étant ainsi réglée, grâce à l'intervention étrange du voyageur, la porte du char allait se fermer quand le gros monsieur remonta à son tour et vint reprendre sa place.

Le train continua sa route, mais la jeune voyageuse en le voyant, ne put contenir son indignation :

—Oh ! c'est infâme, ce que vous venez de faire,

Quel être êtes-vous donc, qui vous jouez ainsi de la confiance d'une pauvre fille ?

—Qui je suis, mon enfant, un contrebandier, non pas comme vous, novice et à ses débuts, mais un vieux contrebandier qui...

—Mais quel intérêt aviez-vous à me dénoncer ?

—Un grand intérêt. Grâce à mon air très respectable—je crois l'être aussi, car la contrebande n'est un crime qu'aux yeux des hommes de certaines nations—on ne m'a nullement inquiété, comme vous avez pu le constater vous-même. Or, j'ai sur moi pour quarante mille francs de dentelles, de fort belles dentelles, qui augmentent même beaucoup mon embonpoint, et le fait de vous dénoncer a augmenté encore la confiance que les douaniers avaient en moi.

Il fit une pause—la voyageuse écoutait, ébahie—et continua :

—Vous aviez pour deux cents francs de dentelles. On vous les a confisquées et vous en êtes quitte à bon marché ; vous comptiez sur un bénéfice de cent francs, cela fait trois cents francs, n'est-ce pas ?

—Oui, mais je n'ai plus rien, et ma pauvre mère qui attend cet argent...

Et les pleurs redoublaient.

—Mon enfant, reprit le gros monsieur, la Providence n'abandonne jamais les jeunes filles sages et dévouées comme vous, et prend parfois les formes les plus inattendues pour se manifester. Je suis la Providence. Oh ! entendons-nous, je suis la Providence pour vous en ce moment.

Et, tirant de son porte-feuille un billet de cinq cents francs, il le lui présenta en disant :

—Prenez, mon enfant, prenez et ne me remerciez pas. J'y gagne beaucoup...

Inutile de peindre la joie de la jeune fille et de dire que les sourires remplacèrent bientôt avantageusement les pleurs.

Des histoires de contrebande ! mais on ne finirait pas d'en raconter. C'est comme les histoires de chasse, mais plus vraies.

\* \* Les peintres se plaignent de la rareté des types au Canada :

—Pas de types ! Pas de caractères ! disent-ils avec amertume et ils n'ont pas tout à fait tort.

Pendant, on en trouve, en se promenant, en regardant et en observant.

Allez dans les rues éloignées des grandes artères commerciales de la ville, dans les rues discrètes, où les passants sont rares et où les voitures ne passent presque jamais, dans ces rues où tout le monde se connaît, où l'on voisine et où l'on parle uniquement de ce qui s'y passe, allez y en été et regardez.

Voyez-vous ces braves gens installés sur le trottoir, assis l'un vis à vis de l'autre et tenant un carré de bois, divisé en beaucoup d'autres petits carrés noirs et blancs, ou rouges et jaunes.

Ce sont des joueurs de dames.

Quand la soirée est chaude, ils sont en manches de chemise, sans chaussures, sur leurs bas, comme ils disent, et restent là tant qu'ils peuvent distinguer leurs ronds de bois et les carrés rouges et blancs.

Autour d'eux se trouvent d'autres amateurs, qui jugent les coups en connaisseurs :

—Bien joué !

—T'es perdu !

—Parlons pas, ça les dérange.

Et les parties succèdent aux parties. On joue jusqu'à la noirceur, jusqu'au moment où l'on n'a plus que le temps de fumer une dernière pipe, avant d'aller au lit.

Le lendemain on recommence, il faut toujours donner une revanche.

—Voyez-vous, monsieur, me disait, un jour, un de ces joueurs, y a deux choses que j'aime dans le monde : le jeu de dames et le cirque. Ah ! le cirque ! !

—Et ta femme ? interrompit un voisin.

—Tais-toi donc. Les créatures, tu sais bien qu'on ne peut pas jouer tout le temps avec.

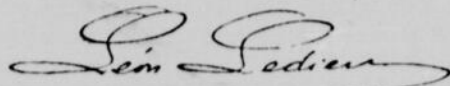
\* \* Mais voici que les jours raccourcissent ferme, les

soirées sont fraîches, il faut s'encabaner tôt. La bise a déjà mordu quelques fleurs tendres, et les vacances sont finies, adieu l'été ; la terre va se reposer, puiser des forces nouvelles pour l'an prochain et l'homme va travailler, toujours travailler, trop heureux encore d'avoir du travail !

\*.\*.\* L'autre soir, on en était arrivé à parler—vous savez comment s'enchaînent les sujets d'une conversation pendant une veillée—on en était arrivé à parler de l'immortalité de l'âme, et Dieu sait où nous nous serions rendus, si une réflexion de X... ne nous avait ramenés brusquement à terre :

X... dit cela d'un air très convaincu, sans se douter que Guibollard, sur le point de mourir, l'avait devancé :  
—Je ne crains pas la mort... Seulement, je trouve que la Providence a mal arrangé les choses. Ainsi, je préférerais de beaucoup qu'on enterrât mon âme et que mon corps fût immortel !

Pauvre Guibollard !



### A BATONS ROMPUS

Je n'ai certainement pas la prétention, tout comme Mlle Couédon, surnommée l'ange Gabriel, ou, tout comme tant d'autres de la même fabrique, de tirer la bonne ou mauvaise aventure aux naïfs, mais je crois qu'avec un peu de flair on peut prédire bien des choses.

Ainsi, il y a un an à peu près, une Pythonisse du trépidé prédisait au marquis de Morès qu'il mourrait à l'étranger d'une mort violente.

Étant donné le caractère et les goûts aventuriers du marquis de Morès, la prédiction s'est accomplie.

Donc, rien de plus naturel. Moi, je prétendais,—notez bien que je ne prédisais pas,—il y a quelques mois, dans ce même journal, que certains journaux, nés avec les premières feuilles du printemps, tomberaient avec les feuilles d'automne.

Mon pressentiment était juste. Ainsi, après *La Revue Nationale*, malheureusement disparue, et ce n'a pas été par manque de férialité dévoué et patriotique, *La Feuille d'Érable* et *Le Soir* viennent de subir le même sort. Combien d'autres vont-ils les suivre ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Pour le moment, contentons-nous de saluer respectueusement les disparus, car tous ceux qui meurent sur la brèche, armes en mains, méritent l'admiration et le respect !

—Chose étrange !—me disait ces jours-ci quelqu'un, on dirait que vous prenez plaisir à la chute des journaux.

—Loin de moi cette pensée répondis-je, car le sentiment qui m'anime à l'apparition d'une nouvelle feuille est toujours un sentiment de crainte pour le hardi novateur.

—Pourquoi ?—Parce que *on ne lit pas assez* dans le pays français de la Nouvelle-France ; parce que, généralement, *on ne supporte pas assez* ce genre d'entreprise. Ainsi, vous voulez fonder un journal, vous en parlez, et chacun vous y engage. Quand vous avez adressé quelques semaines de votre journal à vos admirateurs et que le *quart d'heure de Rabelais est arrivé macache*, ces gens là vous répondent en anglais : *I have no money*.

Les Anglais, eux, bien plus pratiques surtout quand ils ont étudié la question, vous disent, si elle est à leur profit : *It is the money*.

Voilà pourquoi on voit beaucoup de feuilles françaises faire naufrage, tandis que les feuilles anglaises naviguent.

Et je vous en parle par expérience, moi qui ai créé dans le pays deux feuilles qui ont eu le sort des jour-

naux suscités, avec cette différence, toutefois, que l'une est passée dans le domaine et la possession anglaise. Voici comment. Ayant fondé, à Québec, un journal militaire, en anglais et français, intitulé : *The Canadian Military Review*, ou *Revue Militaire Canadienne*, je fus, par quelques Anglais francophobes, mis à pied, mais comme cette revue était nécessaire et utile, les Anglais, toujours très pratiques, en ont fait une publication essentiellement anglaise, et depuis elle vit.

Cela revient à dire que, pour les affaires, les Anglais se rappellent toujours le mot de la bataille de Pavie : "Après vous, messieurs les Français." Oui, après vous si l'affaire est bonne, car rarement ils la commencent.

Un autre échec au succès de toute nouvelle publication française, c'est que non seulement nous ne lisons pas, comme je le disais tout à l'heure, autant que les Anglais, mais en outre il y a beaucoup de Canadiens-français qui, pour faire genre, lisent plutôt les journaux anglais. Par contre, peu d'Anglais achètent, favorisent, lisent les journaux français. Enfin, et comme conclusion, les Anglais s'en tiennent aux journaux qu'ils ont, sachant qu'ils en ont juste assez pour s'instruire de la littérature et de la chose publique, tandis que nous autres nous envahissons le marché, alors qu'il n'y a pas d'acheteurs, ou lançons des journaux quand il n'y a pas de lecteurs.

Soyons donc comme l'Anglais, n'obligeons pas notre estomac à manger deux livres de roastbeef quand il n'en peut supporter qu'une.

Je n'ai certainement pas le droit de tomber sur les journalistes, mais en attendant qu'on tombe sur moi, ce qui me pend au bout du nez,—je vais, pour l'honneur du journalisme, dire ceci. Beaucoup de journaux plagient, copient certains articles venant de journaux français, et se contentent, quand ils le font, de signer du nom de l'auteur sans mentionner le journal, ce qui peut faire supposer que l'article a été spécialement écrit pour ceux qui copient.

C'est un manque de bonne foi, de délicatesse.

Ainsi, *Le Canard*, du 5 septembre, donne un article intitulé : *Le bouquet électoral*, dans lequel il substitue le nom de M. Laurier à celui de M. Faure, président de la République.

Cet article est d'un journal français de France : *Le Figaro*.

Or, donné comme il est donné ici, c'est un vol manifeste.

Voilà pourquoi, un cocher de place qui venait de lire dans le même *Canard* ce qui suit :

"Dédié aux nouveaux ministres. Ce qui manque au parvenu, c'est de savoir montrer son bonheur avec goût."

Ce cocher, dis-je, s'est écrié.

"Si le pékin qui a écrit cette grossièreté était mis à la porte de la salle, il n'écrirait plus au hasard."

Je sais bien que la langue française, comme l'a si excellemment dit le R.P. Hamon, dans son sermon à l'Alliance Nationale, "est la langue de l'esprit," mais de même qu'on ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche, n'oublions pas de faire comme les Anglais, tout en restant Français.

Puisque le nom de "l'Alliance Nationale" vient de tomber sous ma plume, permettez-moi de vous en parler, non pour faire de la réclame à cette noble institution qui compte les noms les plus éminents à sa tête, mais bien pour vous engager à y entrer et vous dire comment faire pour y être admis.

Je revenais de Longueuil l'hiver dernier, et j'attendais les chars électriques à la traverse. Nous étions à peu près une vingtaine de voyageurs attendant.

Un premier char arrive et, comme j'étais le premier, je prends la rampe du marche-pied et veux monter.

A ce moment, le conducteur, un Anglais, dit : *It is too many passengers, you take the next car*. Et le voilà parti.

Ayant déjà un pied sur le marche-pied, je veux essayer de monter, mon pied glisse, et pris par la rampe de la marche, je tombe et suis traîné à la remorque du char environ vingt mètres.

Comment suis-je encore de ce monde ? j'en remercie Dieu. Tout ce que je sais, c'est qu'étant à la remorque du char, et tout en essayant de me dégager, j'ai fait les réflexions philosophiques les plus abracadabrantes, et que, miraculeusement dégagé, je me suis trouvé sur pied sans la moindre égratignure.

Et, comme de coutume, le monde de s'élançer vers moi... après.

—Vous êtes vous fait mal ?

—Au contraire.

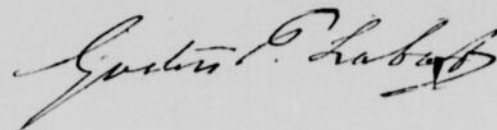
—Comment avez-vous fait ?

—Je vais recommencer, si cela peut vous faire plaisir.

—Mais vous allez faire arrêter le conducteur, car c'est de sa faute.

—Comment voulez-vous que je fasse arrêter le conducteur, lui qui n'a pas voulu... arrêter le char.

Somme toute, j'en ai conclu, comme je suis en dette avec mon tailleur, qu'il ne faut jamais s'en aller dans l'autre monde avec des vêtements non payés et, le cas échéant, j'ai joint l'Alliance Nationale, laquelle se chargera de tout...



### L.-P. BRODEUR, M.P.

VICE-PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMMUNES  
(Voir gravure)

M. Louis-Philippe Brodeur, député du comté de Rouville, au parlement fédéral, est né à Belœil, le 21 août 1862. Il fit ses études au collège de Saint-Hyacinthe et son droit à l'Université-Laval de Montréal, où il fut fait bachelier en 1884. Il suivit l'étude de l'hon. M. Mercier et termina son stage sous l'hon. M. C.-A. Geoffron.

Admis au barreau en 1884, il pratiqua avec M. Edmond Lareau, et depuis la mort de ce dernier est en société avec M. Raoul Dandurand.

Grâce à son travail, à son énergie et à son sens légal, M. Brodeur ne tarda pas à se faire une position enviable et à se créer une jolie clientèle. Il a plaidé, avec succès, devant toutes les juridictions du pays et s'est acquis l'estime du bane et du barreau.

Ses succès dans la politique furent tout aussi rapides. Libéral convaincu, petit-fils d'un patriote tombé sur le champ de bataille à Saint-Charles, il prit part à toutes les luttes de son parti dans le district de Montréal, et, en 1890, il était déjà question de lui comme candidat dans Verchères. L'année suivante, les libéraux de Rouville lui offraient unanimement la candidature, bien qu'il fût étranger au comté, et, après une lutte très dure, il parvenait à déloger M. Gigault, qui s'était maintenu pendant douze années dans cet ancien château-fort libéral.

M. Brodeur prit une part éminente aux travaux du dernier Parlement. Il s'initia vite à la procédure parlementaire et fréquenta la bibliothèque de préférence à la tabagie.

Aussi, aux élections dernières, ses électeurs, reconnaissant son mérite, l'élaient par plus de mille voix de majorité—son adversaire perdant son dépôt—et le ministère Laurier le choisissait comme vice-président (*deputy-speaker*) de la Chambre des Communes.

En 1887, M. Brodeur épousa Mlle Emma Brillon, seconde fille de M. J.-R. Brillon, notaire, de Belœil.

Des futilités la mode fait des choses sérieuses, et des choses sérieuses des futilités.—G.-M. VALTOUR.

**HOMMAGE A MON PÈRE**

*A ma chère maman.*

*L'animal libéré broute au champs l'herbe tendre,  
Fier de sortir enfin de l'étable où l'hiver  
L'a retenu captif ; il veut aussi s'étendre  
Et s'ébattre longtemps, libre du joug de fer.*

*Le soleil est brillant et le ciel sans nuage ;  
Les prés sont verdoyants et les jardins en fleurs :  
Tout invite au bonheur qu'on réclame à mon âge,  
Je devrais être heureux, pourtant, je suis en pleurs.*

*La mémoire en mon cœur d'un si bien-aimé père  
Que je ne vois plus là, que je sais pour toujours  
De nous tous séparé, dormant au cimetière  
Le sommeil de la mort, me tient les nuits, les jours.*

*Dans un ennui cruel, accablant et perfide,  
Je pense, jours et nuits, à ce vieillard courtois,  
Possédant d'un enfant l'âme pure et caudide,  
Dont il avait aussi l'enjoûment et la voix.*

*Intègre citoyen, ami de la justice  
Par principe et besoin, la concorde et la paix  
L'eurent pour partisan. Jamais un sacrifice  
Personnel ou public, ne l'effraya... jamais.*

*Ami fidèle, il fut pendant toute sa vie  
Digne de l'amitié que ses nombreux amis  
Avaient tous mise en lui. Jamais la sombre envie  
Ne lui fit voir en eux de méchants ennemis.*

*Époux vraiment modèle, il fut de son épouse  
Le gardien dévoué, tout plein d'attention,  
Jetant sur son chemin les fleurs et la pelouse  
Du bonheur pur et doux, avec affection.*

*Père tendre de cœur, il aimait sans faiblesse,  
Sans riqueur, neuf enfants qui lui furent donnés.  
Il corrigeait aussi, toujours avec tendresse,  
Et les réprimandés vite étaient pardonnés.*

*Profondément chrétien, il était catholique  
D'une foi bien comprise. Il respectait toujours  
Le prêtre et ses conseils ; la saine politique  
De la chaire eut longtemps ses fidèles amours.*

*Il mourut comme meurt le juste, l'honnête homme.  
Tel qu'il est mort, ce père, oh ! je voudrais mourir  
Le bonheur de finir comme lui vaut, en somme, ;  
Mieux qu'un siècle, ici-bas, passé dans le plaisir.*

ENVOI :

*Je vous offre, ô ma tendre mère,  
Pour conserver le souvenir  
De votre époux, mon aimé père,  
Ces vers que je viens de finir :*

*Tout mauvais qu'ils sont, l'assurance  
D'obtenir grâce auprès de vous  
Me les dicta, dans l'espérance  
Que j'aïts pour le père et l'époux,*

*Que nous pleurons encore ensemble,  
Ils contribuèrent pour un peu  
A faire connaître, il me semble,  
Qu'il était digne de voir Dieu.*

*J. L. Desaulniers*

Maskinongé, juillet 1898.

**LES DÉPUTÉS DE SAINT-MAURICE**

(Voir gravures)

Le comté de Saint-Maurice, que les injustes remaniements de 1892 a réuni à la ville des Trois-Rivières, est l'une des plus anciennes divisions électorales du pays. Dès l'époque du régime constitutionnel inauguré en 1791, il envoyait deux députés au parlement de Québec. Le comté s'appelait alors "Saint-Maurice," et comprenait un territoire d'une immense étendue ; c'était tout le pays environnant Trois-Rivières qui, de son côté, envoyait aussi deux députés au parlement. Cette dernière division était désignée sous le nom de "Bourg-Trois-Rivières."

Bien peu de comtés, dans la province de Québec,

peuvent se glorifier d'avoir conservé leur nom primitif jusqu'à nos jours.

Maintenant que cette vieille division est disparue de la carte électorale, comme division distincte, j'ai pensé intéresser les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en publiant, intercalée dans ces notes, une liste des hommes politiques qui, depuis 1791, ont été choisis pour la représenter au conseil de la nation, tant à Québec qu'à Ottawa. Voici cette liste complète :

**SOUS L'ACTE CONSTITUTIONNEL DE 1791**

- 1er parlement : 1792 à 1796 (4 sessions.)—T. Coffin et Aug. Rivard Dufresne.
- 2e p. 1797 à 1800 (4 s.)—T. Coffin et N. Montour.
- 3e p. 1801 à 1805 (5 s.)—T. Coffin et Mathew Bell.
- 4e p. 1805 à 1808 (4 s.)—David Munro et Michel Caron.
- 5e p. 1809 (1 s.)—T. Coffin et M. Caron.
- 6e p. 1810 (1 s.)—L. Gogy et M. Caron.
- 7e p. 1810 à 1814 (5 s.)—Frs Caron et M. Caron.
- 8e p. 1815 à 1816 (2 s.)—E. Leblanc et Valières de Saint-Réal.
- 9e p. 1817 à 1819 (3 s.)—E. Mayrand et L. Gogy.
- 10e p. 1820 (1 s.)—L. Picotte et Pierre Bureau.
- 11e p. 1820 à 1824 (4 s.)—L. Picotte et P. Bureau.
- 12e p. 1825 à 1827 (2 s.)—Chs Caron et P. Bureau.
- 13e p. 1827 à 1830 (2 s.)—Chs Caron et P. Bureau.
- 14e p. 1830 à 1834 (3 s.)—P. Bureau et Valère Guillet.
- 15e p. 1834 à 1836 (2 s.)—Dr Boutillier et V. Guillet.
- 16e p. 1836 à 1838 (2 s.)—Frs L.-Desaulniers et A. Bareil-Lajoie.

**SOUS LE CONSEIL SPÉCIAL**

1838 à 1841—L'hon. E. Mayrand.

**SOUS L'ACTE D'UNION DE 1841**

- 1e p. 1841 à 1844 (3 s.)—L'hon. Jos.-Ed. Turcotte.
- 2e p. 1844 à 1848 (3 s.)—F. L.-Desaulniers.
- 3e p. 1848 à 1851 (2 s.)—L'hon. Ls.-Jos Papineau.
- 4e p. 1851 à 1854 (3 s.)—L'hon. J.-E. Turcotte.
- 5e p. 1854 à 1858 (4 s.)—Dr L. L. L.-Desaulniers.
- 6e p. 1858 à 1861 (3 s.)—L. L. L.-Desaulniers.
- 7e p. 1861 à 1863 (3 s.)—L. L. L.-Desaulniers.
- 8e p. 1863 à 1867 (4 s.)—Charles Gérin-Lajoie.

**SOUS L'ACTE DE LA CONFÉDÉRATION (A OTTAWA)**

- 1e p. 1867 à 1873 (4 s.)—L. L. L.-Desaulniers (1 s.), Dr Elie Lacerte (3 s.).
- 2e p. 1873 (1 s.)—Dr E. Lacerte.
- 3e p. 1874 à 1878 (5 s.)—C. G.-Lajoie.
- 4e p. 1878 à 1882 (4 s.)—L. L. L.-Desaulniers.
- 5e p. 1882 à 1887 (4 s.)—L. L. L.-Desaulniers.
- 6e p. 1887 à 1891 (4 s.)—Frs L.-Desaulniers.
- 7e p. 1891 à 1896 (6 s.)—Frs L.-Desaulniers.

**A QUÉBEC**

- 1e p. 1867 à 1871 (4 s.)—Abraham-L. Desaulniers.
- 2e p. 1871 à 1875 (4 s.)—L'hon. E. Gérin-Lajoie.
- 3e p. 1875 à 1878 (3 s.)—Dr E. Lacerte.
- 4e p. 1878 à 1881 (4 s.)—F. L.-Desaulniers.
- 5e p. 1881 à 1886 (5 s.)—F. L.-Desaulniers.
- 6e p. 1886 à 1890 (4 s.)—Nérée-L. Duplessis.
- 7e p. 1890 à 1892 (2 s.)—N.-L. Duplessis.
- 8e p. 1892 à 1897 (6 s.)—N.-L. Duplessis.

Pour compléter la liste qui précède j'ai eu recours au *Catéchisme politique* du célèbre A. Gérin-Lajoie. Cette liste, qui n'a rien de bien drôle pour les gourmets de la littérature canadienne, aura tout de même, un certain mérite auprès des amateurs des choses politiques passées. En effet, elle donne la durée de chacun de nos parlements, depuis l'époque du régime constitutionnel, 1791. De plus, elle indique le nombre des sessions, pendant la durée des parlements.

Un détail curieux à noter, c'est le nombre de fois que chaque député a été élu, et la durée de son séjour au conseil parlementaire. En relisant le tableau plus haut publié, on constate que, parmi tous ces députés, M. le Dr L. L. L.-Desaulniers, aujourd'hui inspecteur des prisons, a été "retourné" six fois en parlement ; Pierre Bureau, cinq fois ; Michel Caron, T. Coffin et l'auteur de ces lignes, quatre fois ; MM. le Dr E. Lacerte et N.-L. Duplessis (le député actuel), trois fois.

Enfin, autre détail. Nombre d'années que ces personnages ont été députés de Saint-Maurice : MM. Dr Desaulniers et l'auteur de ces lignes, dix-huit ans chacun ; Pierre Bureau, pendant douze ans ; MM. Duplessis, 11 ans ; T. Coffin, 10 ans ; Michel Caron et Charles G.-Lajoie, 9 ans ; Dr Lacerte, 7 ans ;

Jos.-E. Turcotte, 6 ans ; Frs L.-Desaulniers, Mathew Bell, L. Picotte, Valère Guillet, François Caron, 5 ans ; N. Montour, A.-R. Dufresne, Chs Caron, D. Munro, Abraham L. Desaulniers ; Elz. Gérin-Lajoie, 4 ans. Les autres ne l'ont été que pendant deux années seulement.

Si l'on tient compte des liens de proche parenté qui nuisaient Augustin R. Dufresne et Charles G.-Lajoie à la famille Lésieur-Desaulniers on trouve que cette dernière famille, pendant soixante et deux ans (depuis 1791), a fourni des députés au comté de Saint-Maurice.

La gravure qui accompagne ces notes donne les portraits de douze députés. Le vieux comté se glorifie à bon droit d'avoir compté pour ses députés des personnages aussi célèbres que le juge Valières de Saint-Réal, l'hon. Louis Joseph Papineau, l'hon. Jos.-Ed. Turcotte, le notaire Valère Guillet et, enfin, l'hon. E. Gérin-Lajoie, qui fut conseiller législatif pour la division de Kennébec.

Comme je le disais en commençant, depuis la dissolution du septième parlement, en avril dernier, le comté de Saint-Maurice a été réuni à la ville de



LES DÉPUTÉS DU COMTÉ DE SAINT-MAURICE

Trois-Rivières. Sans cette réunion, aussi mal accueillie à Trois-Rivières que dans le comté de Saint-Maurice, le résultat de la dernière élection fédérale dans "Trois-Rivières et Saint-Maurice" eût pu être bien différent. Mais jetons un voile sur cet amalgame qui fut en définitive, tout au bénéfice du district de Montréal. Le proverbe sera toujours vrai : Au plus fort la dépouille.

F. L.-DESALNIEUX.

## LA ROCHE AUX FLEURS

(LÉGENDE ALSACIENNE)

Le sentier tracé par le Club vosgien montait sans effort, faisant de savants zigzags pour doubler les rochers abrupts ou les escarpements trop pénibles à gravir, tournait les difficultés plutôt qu'il ne les franchissait de vive force — et les promeneurs, citadins qu'une villégiature amenait en ces montagnes d'Alsace, remerciaient mentalement les ingénieurs sylvains de leur avoir épargné, avec tant de prudence et de sollicitude, d'inutiles casse-cou.

Enfin, quelques marches de grès rouge effrité donèrent accès au dernier contrefort et, brusquement, après la demi-obscurité de la forêt, le château de Blumenstein apparut tout proche, érigé sur le ciel bleu son vieux donjon ruiné que le soleil revêtait d'une chaude patine d'or.

Alentour, le mur d'enceinte écroulé par places laissait voir le paysage environnant — paysage grandiose, quoique d'un horizon restreint. Partout, de hautes montagnes bornant la vue et revêtues, de la base au sommet, de sapinières d'un vert sombre, presque noir, où éclatait seulement, çà et là, la tache plus claire des chênes et des hêtres. Elles moutonnaient les unes derrière les autres, les croupes ténébreuses aux lignes amples et nettement accusées. Quelques-unes, au lointain, s'adouciaient d'un léger brouillard bleuâtre qui faisait ressortir mieux encore la sévérité des premiers plans.

— C'est beau, certes ! dit l'un des promeneurs. Mais pourquoi ce nom de Blumenstein, qui signifie, si je ne me trompe, la *roche aux fleurs* ? De fleurs, nous n'en avons point vu depuis les prairies de la vallée ; nous n'avons même pu cueillir le plus modeste brin de bruyère...

Un grand et solide vieillard alsacien, à la face colorée dans l'encadrement de la barbe et des cheveux blancs, eut un sourire :

— Ce château, répondit-il, se nomme Blumenstein précisément parce qu'il n'y a point de fleurs dans les environs. Ou plutôt... Mais écoutez la légende.

On prit place sur l'herbe, et il continua :

— Vers je ne sais quelle époque lointaine du moyen âge, demeurait ici, dit-on, un farouche et brutal et méchant chevalier, avec une douce et frêle et tendre châtelaine. Il en est ainsi, vous le savez, dans tout conte qui se respecte.

Or, la gente dame, qui venait d'une riante et grasse vallée où son enfance s'était écoulée dans la gaieté d'une nombreuse famille, ne tarda pas à tomber en une sorte de mélancolie ennuyée et morose. Le seigneur, lorsqu'il n'était pas retenu au loin par la guerre, passait ses journées à la chasse, et la pauvre, seule en ce nid d'aigle sauvage, ne savait comment remplir les heures lentes qui se traînaient désespérément.

Quand, d'instinct, pour se distraire et s'égayer, elle s'approchait de la fenêtre, elle n'apercevait autour d'elle que ces montagnes sombres, noires de sapins, et qui semblaient, inflexibles gardiennes, l'enfermer en un cercle de ténébreux.

La châtelaine adorait les fleurs. Jouvencelle, elle en cueillait chaque jour de gros bouquets dont elle frisait sa joie, et maintenant le printemps venait, puis l'été, puis l'automne, sans lui en apporter une seule.

Un jour, elle eut une idée. Il y avait, dans la cour d'honneur, un coin ensoleillé. Pendant une absence du maître, elle y fit dessiner un petit parterre, commanda aux valets de chercher dans la forêt de la bonne terre végétale, et y sema toutes sortes de graines que sa mère lui avait envoyées. Quelle joie lorsqu'elle vit paraître les petites feuilles tendres d'un

vert jeune et frais ! Et quand la première fleur s'épanouit, elle crut posséder un trésor inestimable.

La plantation prospéra. Bientôt il y eut dans la cour, devenu jardin, un joli parterre, tout chatoyant de vives couleurs, où les abeilles d'or venaient butiner, où des papillons voltigeaient, qui semblaient d'autres fleurs, des fleurs animées, déployant leurs ailes pour s'envoler dans le ciel bleu.

La châtelaine était transfigurée. Maintenant elle riait, elle chantait et tout le jour elle demeurait dans son jardin, relevant sa longue jupe pour sarcler, pour arroser, ou bien s'installant auprès de son cher parterre afin d'en repaître ses yeux et d'en respirer les parfums.

Mais un beau jour — un triste jour ! — le farouche seigneur revint de la guerre. Il détestait les fleurs, lui, et lorsqu'il vit que l'épouse avait bouleversé la cour d'honneur pour satisfaire un caprice, enlevé à cette sévère enceinte, sans même prendre son avis, le caractère sévère et grave qu'il aimait, il entra dans une violente colère.

Les supplications de la pauvre petite châtelaine ne réussirent qu'à l'exaspérer davantage et, dans sa fureur, ne sachant plus ce qu'il faisait, il la frappa si brutalement qu'elle tomba de son haut, heurtant sa jolie tête blonde sur les marches du perron.

Elle demeura là, immobile, plus blanche que les marguerites du jardin, tandis qu'un filet de sang écarlate comme ses géraniums, coulait lentement de sa tempe et s'étendait sur le sol en une flaque grandissante.

Alors, le méchant chevalier reconnut que la pauvre petite châtelaine était morte. Mais sa colère n'en fut point apaisée.

— Qu'on l'enterre là ! commanda-t-il en désignant le parterre. Qu'on arrache tout cela ; et lorsque le cercueil sera descendu dans la fosse, qu'on batte le sol afin qu'il redevienne dur comme de la pierre !

Ses ordres furent exécutés par les serviteurs tremblants, et la terre si bien foulée qu'il fut impossible de distinguer la place où dormait la petite châtelaine blonde.

Mais le lendemain, lorsque le chevalier descendit dans la cour, il vit que la tombe de sa dame était fleurie comme un immense bouquet, plus éclatant, plus parfumé que ne l'avait jamais été le jardin.

Le seigneur, effrayé d'abord de ce miracle, ordonna de nouveau qu'on détruisit cette odorante et soudaine moisson. Pourtant, bien que les valets eussent obéi scrupuleusement, le matin suivant le jardin avait refleuré, et il en fut ainsi chaque jour, presque sous les neiges de l'hiver, pour le châtimement et la torture du méchant chevalier. Car les Elfes de la montagne, émus de pitié pour la pauvre petite châtelaine blonde, venaient chaque nuit, afin de la venger, planter sur sa tombe de belles fleurs tout épanouies.

...Maintenant, trop d'années se sont passées. Les Elfes ne viennent plus, et c'est pourquoi il n'y a plus de fleurs à Blumenstein.

JEANNE-REGAMEZ-RIVAL

## LA VOIX DES CHOSES

LES CLOCHES

Quel peuple imagina le premier de fondre ces cylindres d'airain pour jeter à travers les espaces leurs ondes d'harmonies ! Sont-ce les Chinois qui, plus de deux mille ans, paraît-il, avant notre ère, suspendaient déjà des cloches aux sommets des temples de leurs dieux ? Les Egyptiens, peut-être, dont la capitale, la ville de Thèbes, retentissait tous les ans d'un joyeux carillon aux jours de fête de l'idole Osiris ? A ce sujet les archéologues sont encore perplexes. Et, sans doute, l'écho de ces vieilles cloches disparues ne s'éveillera pas pour leur dire la vérité.

Quoi qu'il en soit, l'usage des cloches dans les cérémonies sacrées remonte à une haute antiquité et l'Église chrétienne l'emprunta, avec bien d'autres coutumes, aux cultes étrangers. A partir du règne de Constantin, les cathédrales commencèrent à s'en servir. Plus tard, on leur fit les honneurs d'un règlement spécial, on les bénit, on les baptisa, et les églises paroissiales, les chapelles même, ornèrent de cloches leurs campaniles. Depuis, dans tous les temples de la chrétienté, elle ont continué à tinter les joyeux angélus, les glas funèbres, les tocsins d'alarme et à carillonner à toute volée les cérémonies dominicales.

Il s'en faut, pourtant, que les sonneries des cloches non plus que leurs formes et leur poids n'aient pas changé. Au début, elles étaient de dimension petite et l'on ne s'en servait guère que pour annoncer les offices et tinter les heures canonales. Par la suite, elles prirent des proportions plus grandes et, au moyen âge, la pratique se répandit de sonner les cloches pendant les cérémonies, à l'élevation, au *Te Deum*, etc.



DES ENFANTS PEUVENT METTRE EN MOUVEMENT TOUT LE SYSTÈME DES CLOCHES

Le mode d'emploi des cloches a changé aussi à maintes reprises et, actuellement encore, il offre des variétés curieuses. Dans l'Inde, les cloches sont suspendues près des bronzeries et c'est à coups de corne de cerf, tenant lieu de battant, que l'on fait retentir la paroi extérieure. En Chine, à la galerie supérieure des tours rondes de certaines pagodes, on voit souvent une cinquantaine de petites cloches attachées au bout de longues chaînes et c'est le caprice des vents qui provoque leurs furieux carillons ou leurs tintements entrecoupés.

Dans les églises chrétiennes, outre la coutume habituelle de mettre les cloches en branle, il se pratique un moyen tout particulier de les faire sonner.

C'est en Russie que ce moyen est employé surtout. La Russie possède les cloches les plus colossales qui aient été fondues jusqu'à ce jour : ainsi, le Saint-Ivan pèse 127,547 livres, le Troitzkoï 385,000 et le Kremlin 442,785, tandis que le bourdon de Notre-Dame ne pèse pas plus de 37,774 livres. Ces énormes cloches sont fixées à leurs anses de façon à n'en bouger jamais. Seul est mobile le battant terminé par un anneau auquel une corde est suspendue. Et cet usage de fixer les grosses cloches ayant été appliqué à toutes, dans les clochers des églises russes, elles peuvent se toucher presque les unes les autres sans inconvénient. Par suite il suffit de deux ou trois enfants pour mettre en mouvement tout le système de cloches d'une cathédrale. Ce procédé de sonnerie a assurément l'avantage de permettre des combinaisons de sons plus compliquées qui peuvent produire, d'ailleurs, de saisissants effets. J'avoue pourtant, quant à moi, toute ma sympathie pour ces cloches moins pesantes, moins majestueuses de nos paroisses : si leurs accents ne sont pas aussi savants, leur allure est plus libre. Et les sonneries désordonnées qu'elles lancent de leurs volées étourdies au-dessus des campagnes apaisées et des cités turbulentes sont bien vraiment en harmonie avec l'esprit de ce peuple qu'elles appellent à la prière comme à une fête...

HENRI MIGNOT.

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

Paris, 8 août 1896

Enfin, c'est décidé, le Czar va venir à Paris.

Depuis longtemps il en était question. Maintenant les ardentes natures françaises vont pouvoir manifester leur allégresse, le 1er octobre.

A cette date l'empereur, de toutes les Russies, viendra passer une semaine entière à Paris, alors qu'il ne séjournera que trois jours à Vienne et à Berlin.

Il est bien certain que le jeune empereur Nicolas sera aussi fêté que son antique et saint patron.

Le Czar, représentant la royauté souveraine et Félix Faure, le souverain de la démocratie, vont marcher côte à côte, d'égal à égal, fraternisant presque, dans la capitale républicaine !

Oubliant les guerres d'autrefois, les Russes et les Français ne se souviendront que de la grande sympathie d'aujourd'hui, de cette sympathie qui fait crier partout à Saint-Petersbourg, " Vive la France ! " et à Paris, " Vive la Russie ! " toujours.

Dans ma chronique publiée le 1er août, on a omis, par erreur le portrait des bureaux de la maison Henu, Péron, 95 rue des Marais, et ceux du 61, boulevard Haussmann, là où tous les Canadiens s'adressent pour billets et renseignements, là où M. Georges Prévost, le chef de ces bureaux, se met toujours à l'entière disposition de nos compatriotes.

\* \*

Le docteur Noël Guillet, de Manchester, N.-H. qui était revenu passer trois mois à Paris, est parti pour l'Amérique.

Le docteur Guillet, il y a quelques années, a été, pendant dix-huit mois, l'assistant de l'illustre professeur Péan, à l'hôpital national.

Cette année encore, il avait repris son ancien poste de confiance près du grand chirurgien.

Pour montrer combien le maître Péan apprécie le docteur Guillet, je vais être indiscret et vous raconter ce que j'ai entendu dans les salons très parisiens de M. Gildemeister :

Le docteur Péan présentait notre compatriote à Mme Péan.

— Le docteur Guillet est un Canadien connaissant son affaire et en qui l'on peut avoir confiance.

J'éprouve, en vous racontant ceci, une fierté d'autant plus grande que ces paroles s'adressaient à un de mes meilleurs amis.

J'ai été heureux d'entendre ce beau témoignage d'un maître illustre au savoir d'un Canadien.

Dernièrement encore, Péan lui donna une autre preuve de son estime, en écrivant au bas d'un de ses portraits :

*A mon savant confrère et ami, le docteur Guillet. Témoignage de haute et affectueuse estime. — PÉAN.*

Je suis certain que les Canadiens de Manchester sauront souhaiter une digne bienvenue à leur distingué médecin revenant de Paris, foyer de toutes les sciences.

\* \*



C.-A. Provost Flz. Roy C.-O. Samson Paul Fabre Rod. Brunet J.-A. St Denis H. Lasnier A. Rousseau A.-F. Mercier Ls Gauthier  
L. Larose Albert LeSage Hector Fabre N. Guillet J.-E. Dube

GRUPE CANADIENS A PARIS.—Photo. G. Boscher, 12, rue Miromesnil, Paris

## DE NEW-YORK AU HAVRE EN CANOT

Du *Figaro* :

Les deux marins norvégiens, Géo Harbo et Frank Samuelson, qui avaient entrepris de faire en canot la traversée de New-York au Havre, sont parvenus au but ce matin, à neuf heures trente, après soixante-deux jours de mer. Ils viennent d'établir le record de la rame, ayant parcouru environ quatre mille milles dans un temps à peu près double de celui employé par les voiliers pour le même voyage.

Le *Fox*, sur lequel les deux Norvégiens viennent d'effectuer cette traversée unique, est une sorte de yole sans gouvernail, sans mât, sans voile, beaucoup plus petite que les embarcations ordinaires des steamers. Ce minuscule canot, peint en blanc, porte à l'avant le mot *Fox* inscrit à bâbord et tribord ; à l'arrière est attaché un vieux pavillon américain que la brise de l'Océan a réduit à l'état de loque, mais de loque glorieuse, et qui flotte fièrement aujourd'hui, après cette dure victoire remportée sur la mer, car l'Océan a fait pour ainsi dire tout son possible pour empêcher les audacieux rameurs d'arriver au terme de leur voyage.

Sur le livre de bord, que me remet Harbo, aussitôt débarqué, je remarque que les nuits des 7, 8 et 9 juillet furent particulièrement épouvantables. Dans la nuit du 9 au 10, le *Fox*, pris en travers par une

lame énorme, fut chaviré. Pendant quatre heures, Harbo et son compagnon restèrent accrochés à leur embarcation et ils ne purent la relever qu'au prix d'efforts surhumains. Voici, d'ailleurs, le résumé de ce livre de bord, écrit en anglais :

Le rowboat *Fox*, du port de New-York, monté par Géo Harbo, capitaine au long cours, âgé de trente et un ans, et Frank Samuelson, âgé de vingt-six ans, quitta New-York le 6 juin 1896.

Dix jours plus tard, le *Fox* était rencontré par le transatlantique allemand *Furst-Bismarck*, allant de Cherbourg à New-York. Le 8, le 9 et le 10 juillet, le *Fox* fut poussé par la tempête sur les récifs de Newfoundland et perdit sa provision d'eau et de vivres.

Le 15 juillet, rencontre du trois-mâts norvégien *Cito* qui donne de l'eau et des vivres. Le 24 juillet, rencontre du trois-mâts norvégien *Eugène* qui donne également des provisions.

Les capitaines des trois navires rencontrés signent le livre de bord du *Fox* afin de constater que, conformément à l'engagement pris au départ de New-York, en présence de sept journalistes américains, le canot ne possède ni mât ni voile ni gouvernail.

Le *Fox* arrive à l'île de Scilly le premier août, ayant fait la traversée de New-York à Scilly en cinquante-cinq jours et dix-neuf heures, et continue sur Le Havre où il jette l'ancre dans le bassin du Commerce, le vendredi sept août, à neuf heures et demie du matin, après soixante-deux jours de mer.

Tel est, dans sa simplicité, ce journal de bord qui relate en somme la plus audacieuse traversée qui fut jamais faite. On cite deux ou trois loups de mer qui ont traversé l'Atlantique avec de petites barques, mais celles-là étaient munies de voiles et de gouvernail. Harbo et Samuelson n'avaient que leurs bras et leurs rames. Ils ont usé sept paires de rames et leurs mains ; celles de Harbo surtout sont comme écorchées à vif. Leurs vêtements étaient en lambeaux et il a fallu les habiller de neuf pour les mener chez le photographe, car les journaux illustrés anglais et français réclament leur portrait.

Je demande à Harbo quel profit il espère retirer de ce voyage, digne des héros de Jules Verne. Il me répond qu'il voulait gagner la médaille d'or promise par la *Gazette des Sports*, de New-York, au plus fort rameur du monde. Harbo et Samuelson auront leur médaille, mais ils ne recommenceront pas la partie et regagneront New-York par le prochain transatlantique.

\* \*

Samedi soir, 8 août.

J'apprends que le voyage du Czar, est formellement fixé au 11, au lieu du 1er octobre.

Durant son séjour ici, ce qui sera le plus grand événement de l'année à Paris—M. Gustave Boscher,

le photographe du MONDE ILLUSTRÉ en France, enverra plusieurs photographies intéressantes auxquelles j'ajouterai des notes d'actualité.

Nos aimables lecteurs pourront ainsi suivre, du Canada et des États-Unis, les grandes démonstrations faites ici au puissant Nicolas II, souverain de l'immense empire de Russie.

\* \*

J'ignore si le temps frais va continuer, mais actuellement on se dirait plutôt en octobre qu'en août, car il pleut souvent et l'apparition des pardessus fait penser à l'automne.

Cependant, Paris garde son éternel charme de plaisir chantant et les Parisiennes sont toujours aussi jolies.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La Législature de Québec ouvrira sa session dans les premiers jours de novembre.

\* \*

Le fils du général américain Sherman vient de prononcer ses derniers vœux dans la compagnie de Jésus.

\* \*

La loterie de sculpture a pris sur elle de recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'un monument à notre compatriote Honoré Mercier.

\* \*

Notre collaborateur M. Albert Ferland vient de voir son foyer s'enrichir d'un joli garçon. Nous applaudissons à sa joie.

\* \*

Joe Martin, l'auteur de la loi inique contre les écoles séparées de Manitoba, sera, paraît-il, nommé juge par le gouvernement fédéral actuel.

\* \*

Après Montréal, Toronto et Ottawa viennent d'interdire la circulation au pair de la monnaie américaine. Les provinces de Québec et d'Ontario se trouveront ainsi bien vite débarrassées de cet ennui.

\* \*

Les conférences de Saint-Vincent de Paul, disséminées par tout le Canada, se réuniront à Québec au commencement de décembre prochain. C'est le cinquantième anniversaire de l'établissement de ces conférences en notre pays.

\* \*

Nous accusons réception d'une mélodie intitulée *Larmes d'amour*. Les paroles sont de M. Wilfrid Larose et la musique par M. Léon Medaer, grand prix du Conservatoire Royal de Bruxelles. En vente chez les principaux marchands de musique, au prix de 50 cents.

\* \*

Nos compliments et gratitude à M. L.-O. David, greffier de la cité et patriotique écrivain, pour sa dernière étude sur *Les deux Papineau*, dont il nous fait transmettre copie.

C'est payer de bon exemple que de travailler ainsi constamment aux annales glorieuses de sa race. L'éditeur Sénécal a fait une jolie toilette à ce bon travail.

\* \*

Nous signalerons particulièrement, dans le numéro d'août du *Monde Moderne*, qui contient cent trente-sept illustrations, un poème de M. Haraucourt, d'un beau souffle épique; un article sur l'école de Saint-Cyr, vibrant de patriotisme contenu, et dû à un des écrivains les plus aimés de l'armée française; une étude documentée et illustrée de l'élevage des huîtres; et une bien jolie description de Rouen, à l'occasion de son exposition.

S. G. Mgr Fabre, archevêque de Montréal, est parti, jeudi dernier, pour la France et pour Rome. Il assistera aux fêtes du 14e centenaire de la France chrétienne à Reims, où Clovis fut baptisé en 496. S. G. Mgr Bégin, archevêque de Cyrène et administrateur de Québec, doit aussi se rendre à ces fêtes où il adressera la parole. S. G. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, est actuellement en France, et S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, se propose d'y aller bientôt également.

Le Canada catholique sera, on le voit, fort bien représenté.

\* \*

Dans la ville de Saint-Hyacinthe, mardi, le 1er septembre, un deuil cruel est venu frapper une famille amie du MONDE ILLUSTRÉ. A l'âge de vingt-trois ans et quelques mois est décédée, après une courte maladie, Mme Alexandrine Denault, épouse de M. C. Belisle, comptable, et fille de M. Adolphe Denault, contre-maître, de Saint-Hyacinthe.

Mme Belisle était unie par des liens de parenté à deux de nos rédacteurs.

En l'espace de trois mois, M. Belisle a vu mourir ses deux seuls enfants et puis leur mère. Nous offrons à la famille nos vives sympathies.

\* \*

Lundi le 7 septembre, à l'église Saint-Louis de France, M. L.-J. Harel, agent d'affaires, de Montréal, conduisait à l'autel Mlle Clémentine, fille de M. Napoléon Sabourin, l'un des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ.

La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Harel, chapelain du pénitencier de Saint-Vincent de Paul et frère du marié.

Salué de tous les meilleurs vœux de leurs nombreux parents et amis, les jeunes époux sont partis, le même jour, pour un tour de noces aux Mille Îles et dans le haut Saint-Laurent.

A tous ces vœux, LE MONDE ILLUSTRÉ ajoute l'hommage de ses meilleurs souhaits.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—B. E., Montréal.—Reçu votre envoi *Les deux orphelins*. Peut passer, mais on ne saurait rien vous promettre quant à la date.

J. E. G., Québec.—Nous ne pouvons encore accepter votre *Récit*, bien qu'il y ait amélioration notable sur les deux envois précédents. Travaillez beaucoup.

E. B., Montréal.—Dans votre envoi, le sentiment est bon, la pensée digne, mais la forme est inacceptable. Malheureusement, nous n'avons pas le temps de refaire votre travail, à ce dernier point de vue, comme vous nous y autorisez. En passant à nos bureaux vous pourriez reprendre votre copie.

Karoli, Yamaska.—Deux fort bons essais, ceux de votre dernier envoi. Nous publierons volontiers, et le plus tôt possible, essayant de vous donner satisfaction quant à l'ordre indiqué.

A. de B., Montréal.—Votre dernier envoi est encore bien acceptable. Nous publierons dès que faire se pourra.

L. A. G., Ottawa.—Impossible de publier vos vers. Si vous persistez à vouloir en faire, vous aurez à étudier beaucoup la prosodie.

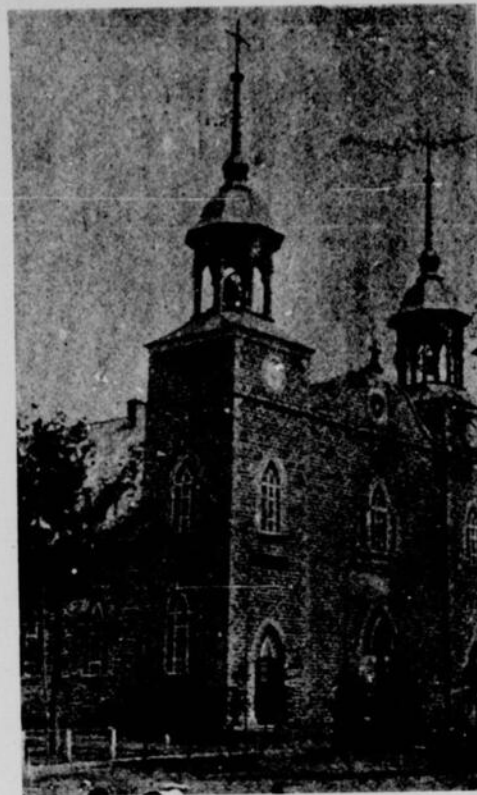
Laurette ?—Nous ne publions rien sans un nom responsable. Voilà une première raison contre *Ne restons plus seuls*. Nous vous ferons grâce des autres.

## SAINT-PROSPER

Saint-Prosper a été formée d'un démembrement des paroisses de Sainte-Anne de la Pérade et de Sainte-Geneviève de Batiscau. Cette paroisse fut érigée par Mgr Turgeon, archevêque de Québec, le 27 février 1850, sous l'invocation de Saint-Prosper d'Aquitaine, évêque et docteur de l'Eglise, dont la fête se célèbre le 25 juin.

L'église de Saint-Prosper a été construite en 1842, par corvées et souscriptions volontaires,

Les curés de Saint-Prosper ont été M. M. Chs.-O. Caron, 1849-1850; Léandre Tourigny, 1850-1858; Charles Dion, 1858-1870; Elie Panneton, 1870-1873; P.-Aug. Roberge, 1873-1879; Dam. Fortin, 1879-1893; J.-E. Héroux, 1893; O.-H. Lacerte, curé actuel.



ÉGLISE DE SAINT-PROSPER, COMTÉ DE CHAMPLAIN

La population de Saint-Prosper est de 1,300 âmes. Il y a dans la paroisse sept écoles.

Quatre fromageries y fonctionnent. Un habitant, dans un seul été, a fait un profit net de 8800 avec ses vingt vaches.

A Saint-Prosper, tout se fait avec calcul et intelligence, c'est le compliment que M. l'abbé Gérin, missionnaire agricole, faisait à cette paroisse.

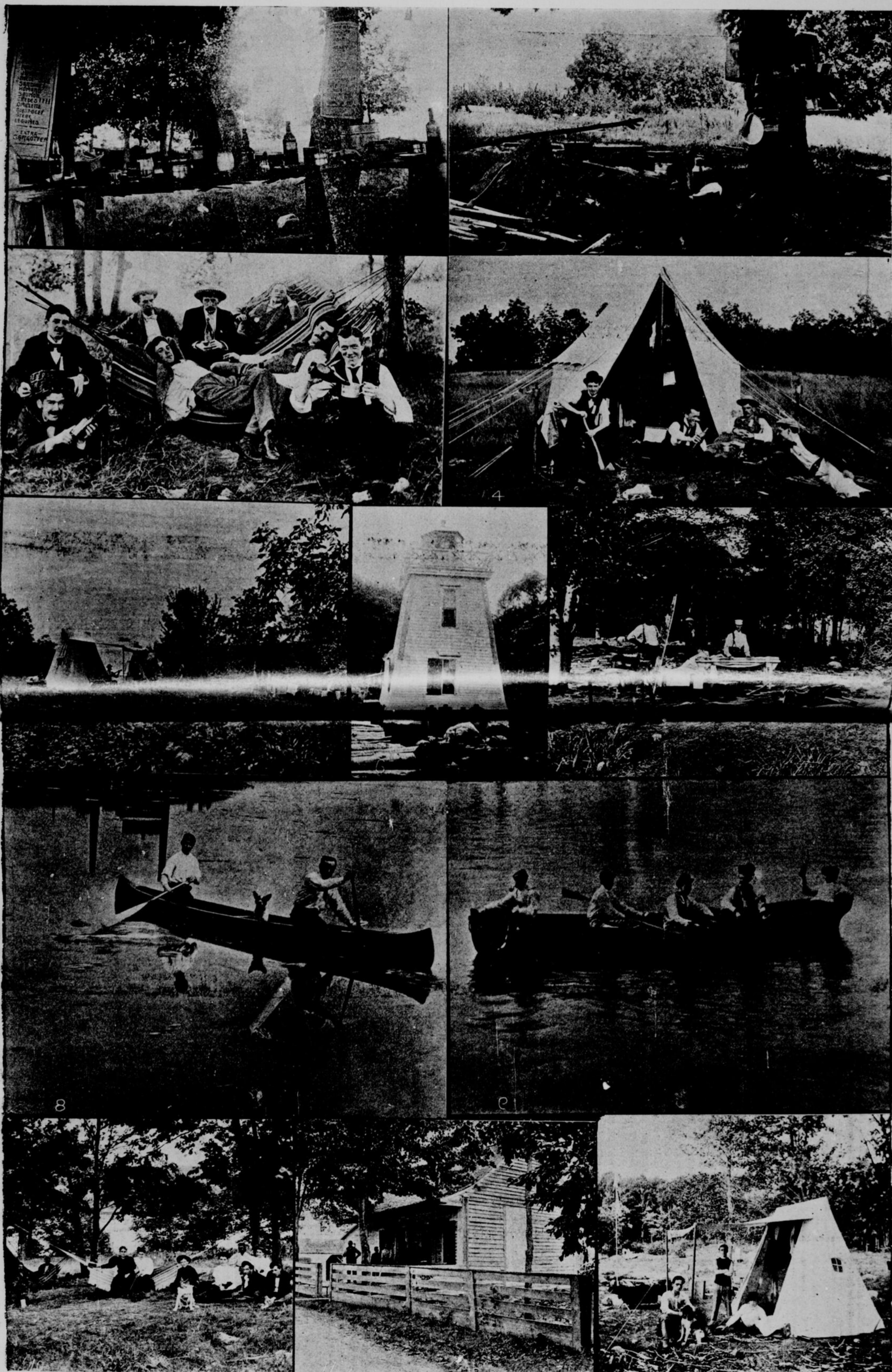
Saint-Prosper est à six milles de la gare du C.P.R., à Sainte-Anne de la Pérade. Si une compagnie se formait pour construire un embranchement de chemin de fer de Sainte-Anne à Saint-Prosper cette paroisse progresserait davantage.

*Pierre-Georges Roy*

## CONSEILS PRATIQUES

Il est facile de faire avorter une indigestion à son début. Les boissons chaudes aromatiques, une infusion de thé, de mélisse, un morceau de sucre imbibé d'eau de mélisse ou de chartreuse font souvent cesser une indigestion en débarrassant l'estomac des gaz qui sont les phénomènes initiateurs des vomissements.

Moyen de conserver les légumes verts.—1o. Choisir les légumes et les ranger par grosseur dans des boîtes de fer blanc. Lorsque les boîtes sont bien pleines, mettre de l'eau en quantité suffisante pour remplir les espaces vides et baigner les légumes; ajoutez une pinte de sel. Souder les couvercles et placer les boîtes complètement immergées dans une chaudière pleine d'eau que l'on tient en ébullition pendant deux heures. Laissez refroidir les boîtes et les mettre dans un placard. Ne les ouvrir qu'au moment de les consommer. 2o. Placer les légumes dans de grandes terrines en grès, faire fondre du beurre en quantité suffisante et le verser bouillant sur les légumes jusqu'à ce qu'il les recouvre complètement. Avoir soin, chaque fois qu'on enlève une certaine quantité de légumes pour la consommation, de recouvrir de beurre fondu.



1. La table.—2. La cuisine.—3. Les hamacs.—4. La tente.—5. Vue générale.—6. Le phare.—7. Le départ.—8. Allant chercher les provisions.—9. La promenade.—10. Chez les fournisseurs.—11. Les visiteurs.—12. La tente aux provisions

A TRAVERS LE CANADA.—CAMP D'UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE A LISLE CADIEUX (VAUDREUIL)

## UN SOIR SUR LA GRÈVE

A. M. Joseph D.

Légère était la brise et belle étoit la nuit,  
Sur la voûte d'azur scintillaient les étoiles ;  
La lune, de la nuit perçant ses sombres voiles,  
Reposait ses rayons sur la grève sans bruit.

J'étais seul, oui, bien seul, et j'écoutais mon cœur  
Qui mêlait ses sanglots à la vague plaintive,  
A côté de l'amour le chagrin nous arrive,  
Et souvent le premier fait place à la douleur.

Mais de la mer soudain s'éleva vers le ciel  
Un chant harmonieux doux comme une prière.  
Et mon cœur soulagé cessa sa plainte amère  
En écoutant ces voix monter vers l'éternel.

A. L.

## NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

*Le plus âgé des animaux.*—Les naturalistes s'accordent généralement pour reconnaître que la tortue est l'animal qui vit le plus longtemps. On a maints exemples de tortues ayant atteint l'âge de deux cent cinquante ans et même on en cite une qui a quatre cent cinquante ans. Mais ce sont là des spécimens exceptionnels ; et la tortue, ordinairement, vit de cent à cent cinquante années.

*Un incident remarquable durant un orage.*—Durant un orage très violent mais de courte durée à Lytham, il se produisit un fait extraordinaire sans précédent. De grandes troupes de canard et d'oies sauvages volèrent au-dessus de la ville. Ces oiseaux paraissaient en proie à une véritable panique et poussaient des cris horriblement perçants. Ils arrivaient poussés par l'ouragan des rives du fleuve et ils volaient si bas dans la campagne que les fermiers se mirent en chasse et en abattirent des quantités à coups de bâton.

*Lapins élevés par une chatte.*—On a souvent cité des exemples de chattes élevant les jeunes de diverses espèces d'animaux. Un des plus récents est celui d'une chatte, à la ferme d'un certain John Page, près de Lewes (Angleterre), qui a nourri toute une portée de lapins sauvages. Après que la chatte eût eu ses petits, ceux-ci, un seul excepté, avaient été tués et remplacés par des lapins, devenus aussitôt les objets de sa sollicitude maternelle.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas douteux que cet instinct maternel est beaucoup plus fort chez nos chats domestiques que chez la plupart des autres animaux.

*Les souris et la musique.*—C'est un fait curieux, que la souris de maison fait ses délices de la musique, que ce soit la musique en boîtes automatiques ou autrement. Un journal américain cite le cas de trois souris qui sortirent de leurs trous et se mirent à gambader autour d'un petit garçon possesseur d'une boîte à musique. Au bout de quelques jours la petite bande s'approprioisa et l'enfant se mit à les nourrir régulièrement.

Un écrivain mit un jour une boîte à musique sur une pelouse et passa plusieurs heures à observer les rouges-gorges, les mésanges, etc., rassemblés tout autour de l'instrument. Un miroir posé de façon à ce que les oiseaux pussent s'y voir, est également d'une grande attraction. Mais rien ne leur fait autant de plaisir que la combinaison des deux choses : la boîte à musique et le miroir.

*Comment on peut dire l'heure par les fleurs.*—Peu de jardiniers savent qu'il est parfaitement possible d'arranger les fleurs d'un jardin de façon à leur faire remplir l'office d'une horloge. Au temps de Pline déjà on citait quarante-six fleurs qui s'ouvraient et se fermaient à des heures du jour et le nombre a beaucoup augmenté depuis lors par les observations. Par exemple, une corbeille de pissenlits commun peut indiquer l'heure de 5 h. 30 le matin et 8 h. 30 le soir, car ces fleurs s'ouvrent et se ferment à ces heures, souvent à une minute près. L'épervière commune s'ouvre à huit

heures du matin et se ferme quelques minutes après deux heures. La barbe du bouc jaune se ferme à midi juste (temps sidéral). Le chardon de neige s'ouvre à 5 heures précises du matin et se ferme à 11 heures 12 minutes du matin. Le lis blanc s'ouvre à 7 heures du matin et se ferme à 5 heures après-midi.

*Pourquoi les rats ne cessent pas de ronger.*—Avez-vous une idée de ce cause qui pousse les rats et les souris et les écureuils à ronger continuellement tout ce qui se présente à leur portée ? Ces animaux n'agissent pas ainsi par "pure méchanceté," comme beaucoup de personnes se l'imaginent, mais parce qu'ils y sont forcés. Les bêtes de cette espèce, spécialement les rats, ont des dents qui continuent à pousser aussi longtemps que leur propriétaire vit. Dans l'espèce humaine, les dents se développent hors d'une sorte de pulpe ou moelle qui est absorbée et disparaît aussitôt que les secondes dents ont poussé, mais chez le rat la provision de pulpe se renouvelle et secrète sans cesse la matière au moyen de laquelle les dents incisives gagnent en longueur. Dans ces conditions les pauvres bêtes sont obligées de continuer leur travail régulier de rongement pour maintenir leur dents à la longueur convenable.

*Une provision de larmes.*—L'arbre pleurant des Des Canaries est une des merveilles de la botanique. Il appartient à la famille des Lauriers et laisse pleuvoir une véritable averse de gouttes d'eau de son feuillage touffu. L'eau est souvent réunie au pied de l'arbre et forme une espèce de mare dont les habitants d'alentour s'approvisionnent pour s'en servir comme d'un breuvage absolument frais et pur. L'eau vient de l'arbre lui-même par d'innombrables petits pores placés aux bords des feuilles.

Cette eau, pendant le jour, sort de la plante en forme de vapeur quand la chaleur est assez forte pour la maintenir en cet état, mais vers le soir, quand la température est beaucoup moindre, une quantité considérable du liquide est exsudée en forme de gouttes d'eau. Ces gouttes se réunissent près des bouts des feuilles jusqu'au moment où celles-ci s'inclinent sous leur poids et laissent tomber sur le sol une ondée de larmes.

## PRIMES DU MOIS D'AOUT

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AOUT, qui a eu lieu samedi, le 5 courant, a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No	39,124....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	26,351....	25 00
3 <sup>e</sup>	No	17,432....	15 00
4 <sup>e</sup>	No	8,185....	10 00
5 <sup>e</sup>	No.	35,913....	5 00
6 <sup>e</sup>	No.	126....	4 00
7 <sup>e</sup>	No.	48,278....	3 00
8 <sup>e</sup>	No.	533....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

167	9,376	17,232	24,074	32,433	41,362
1,512	10,265	18,363	24,331	32,724	41,743
1,913	10,453	18,541	24,752	32,941	42,128
2,184	10,621	19,162	25,143	33,319	42,603
2,390	11,380	20,328	26,847	33,762	43,375
2,526	11,614	20,731	27,249	34,325	43,913
3,187	12,089	21,467	28,761	35,217	44,286
3,613	12,733	21,615	29,532	36,141	44,517
4,205	13,142	22,053	30,416	37,459	44,910
4,886	13,675	22,341	31,152	38,122	45,125
5,235	13,896	22,765	31,435	39,373	46,241
5,754	14,123	23,132	31,786	40,417	47,590
6,367	14,917	23,447	32,074	40,835	48,370
7,631	15,921	23,668	32,118	41,134	49,710
8,130	16,524				

N. B.—Toutes personnes ayant en main des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

## NOUVELLES A LA MAIN

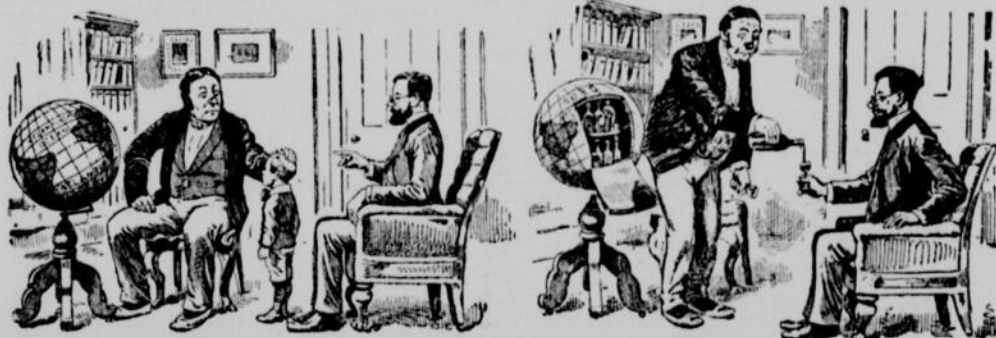
—Vaut-il mieux être un avare qu'un prodigue ?  
—Je préfère le prodigue. La prodigalité, au moins, on s'en corrige.  
—Comment cela ?  
—Dame, quand on n'a plus le sou !...

Cri du cœur !  
Les agents ont conduit au poste un ivrogne qui rouait sa concierge de coups.  
Lorsqu'il est dégrisé, le brigadier l'interroge :  
—Pourquoi frappiez-vous si brutalement votre malheureuse concierge ?  
—Comment ! ma concierge ? c'était donc pas ma femme !

Au Casino.  
Un monsieur bavard montrant à un autre monsieur une dame qui passe.  
—Elle est charmante !  
—N'est-ce pas, fait l'autre monsieur ravi. Vous la connaissez ?  
—Non. On m'a dit simplement que c'était la femme d'un imbécile.  
C'est la mienne, monsieur.

La troisième édition de l'Ami des salons de Mlle Nitouche, vient de paraître, considérablement augmentée. Nous prions nos lecteurs de l'acheter. Prix : 10c G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine. En vente partout.

## UN GLOBE TRÈS PRATIQUE



—Ah ! quel beau globe que vous avez là ?  
—Oui, la géographie a toujours été mon étude favorite.—Charles, tu peux t'en aller maintenant.

—Acceptez-vous un petit verre de Hasselt ?

# EN DETRESSE !

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSEE DU MEURTRE

Cependant il le revit deux ou trois fois ; Lafistole tenait à conserver avec lui des relations nécessaires, puisque le bonhomme détenait le redoutable secret de la famille d'Hautefort.

Un jour Lafistole dit :

—Je vais voir ma fiancée à Orléans, et fixer avec sa famille la date définitive de notre mariage. J'espère, Barabas, que vous me ferez le plaisir d'y assister ?

—Oh ! monsieur Lafistole, fit le vieux clerc les larmes aux yeux, ce sera un bien grand honneur pour moi. Certainement j'irai. Je vais en parler à Mme Barabas, afin que, dès aujourd'hui, elle me prépare mes vêtements de noce.

Le lendemain, Lafistole partait en effet pour Orléans.

Il ne devait pas revenir.

Les journées se passèrent et Barabas n'avait plus de nouvelles de son ami, lorsqu'un matin, un clerc, qui lisait le journal, s'écria :

—Ah ! qu'est ce que c'est ! En voilà bien d'une forte !

Les autres levèrent la tête et Barabas écouta comme tout le monde.

—Je vous le donne en cent mille à deviner ?

—Quoi donc ?

—Lafistole... Vous savez ! l'ancien caissier ?

—Eh bien ? que lui arrive-t-il ? Il se marie ? c'était prévu... il nous l'avait annoncé...

—Oui, dit Barabas, et même je vais à la noce.

—Ce n'est pas cela... Devinez toujours.

—Il vient d'hériter ?

—Ce n'est pas cela non plus.

—Il vient d'être élu député ?

—Non.

—Décoré, alors ? De la Légion d'honneur ou du poireau ?

—Vous n'y êtes pas. Vous ne devinerez jamais.

—Eh bien, renseigne-nous au lieu de nous faire languir.

—Lafistole est mort.

Barabas se dressa, jetant sa plume qui retomba sur la feuille de papier timbré où elle fit une large tache d'encre.

—Mort ! dit-il d'une voix étranglée... mais je l'ai vu bien portant, gai, il y a deux ou trois jours...

—Mort assassiné, dans les bois de la forêt d'Orléans, dit le clerc qui continuait de lire le journal.

Et posant la feuille et imitant tout à coup Frédéric Lemaître dans *Robert Macaire*, il ajouta :

—Assassiné ! ce pauvre Lafistole ! il paraissait cependant jouir d'une parfaite santé...

Ce fut son oraison funèbre.

A l'exception de Barabas, les clercs ne l'aimaient pas.

Le journal dû passer de main en main, chacun voulant prendre connaissance de l'article.

Barabas s'était assis et avait repris sa place.

Mais c'est en vain qu'il essaya d'écrire.

Sa main tremblante traçait sur le papier, au lieu des lettres élégantes, fermes et déliées dont il avait l'habitude, des caractères hiéroglyphiques, incompréhensibles, même pour lui.

Cent fois, dans cette matinée, il se répéta :

—Lafistole assassiné ! Est-ce possible ?

A midi, lorsqu'il sortit pour aller déjeuner rue des Acacias, il acheta des journaux à une marchande de la rue Fontaine et chercha des détails.

Mais les journaux avaient coupé un article d'une feuille d'Orléans et se répétaient tous.

Il fallait attendre au lendemain.

Il suivit l'enquête avec passion, lisant, ému, les détails des opérations douloureuses que l'on faisait subir à Lafistole.

La mort de son ami l'attrista profondément.

Qu'allait-il faire du dépôt sacré que lui avait confié le jeune homme ? Dans ses prévisions, dans ses recommandations, Lafistole n'avait pas compté sur cette mort foudroyante.

Il n'avait pas dit :

—Si je meurs, vous détruirez ces papiers.

Ou bien :

—Si je meurs, vous les rapporterez à la famille qui mes les a confiés.

Et cette famille, c'était celle-là même dont le chef était procureur à la cour d'appel d'Orléans ; et le juge qui instruisait l'affaire était celui que Lafistole considérait déjà comme son beau-père.

Les jours qui suivirent le meurtre s'écoulèrent pour Barabas au milieu de ces hésitations.

Il avait vu par les journaux, que le meurtre de Lafistole avait eu pour motif une querelle survenue entre le clerc et M. de Séverac.

Cela l'avait tranquilisé, car il s'était anxieusement demandé si les papiers qu'il possédait n'avaient pas été la cause secrète de ce crime.

Rue des Acacias, il avait informé sa femme du dépôt qui était confié à leur honneur et à leur discrétion.

Mme Barabas avait fait la grimace.

—Certainement, avait-elle dit, M. Lafistole était un jeune homme très aimable, mais en somme quels étaient ces papiers ? N'en cuirait-il pas à Barabas, quelque jour, de les avoir conservés ? En quoi consistaient-ils ? Quel était le secret renfermé dans ce coffret ?

Barabas, en honnête homme, s'en inquiétait peu, mais l'imagination de sa femme travaillait là-dessus.

Elle brûlait de savoir.

Vingt fois par jour, en l'absence de son mari,—et surtout depuis la mort de Lafistole,—elle ouvrait le tiroir d'une commode où, sous des hardes, était caché le dossier.

Elle prenait le coffret, le tournait, le retournait entre ses doigts, le flairait même, comme si elle avait cru qu'il renfermait quelque mystérieux parfum.

Puis elle le reposait, en soupirant.

Ah ! s'il n'avait pas été fermé à clé, depuis longtemps elle eût pris connaissance de ce qu'il contenait...

Le soir, lorsque Barabas rentrait pour dîner et avant qu'il ne repartît, son piston sous le bras, pour l'Élysée-Montmartre, elle lui en parlait quelquefois.

—Enfin, tu n'as pas l'intention de garder éternellement les papiers de Lafistole ?

—Est ce qu'ils te gênent ?

—Non.

—Ils ne t'encombrent pas, je suppose, dans le coin où je les ai placés ? Alors pourquoi ne les garderais je pas !

—Puisqu'ils ne nous appartiennent pas !

—J'ai juré de ne jamais m'en dessaisir... pour quelque motif que ce soit.

—C'est bon, n'en parlons plus.

Elle resta quelque temps sans en parler, en effet, mais elle n'avait pas renoncé au désir de savoir ce que ces papiers contenaient. Trouver une clé pour ouvrir le petit coffret, ce n'était pas difficile. Elle l'eût bientôt fait, un soir, après le départ du bonhomme.

Mais elle hésitait, quand même, devant ces papiers jaunés par le temps. Ce qu'elle faisait était mal. Elle le comprenait. Mais la curiosité fut la plus forte.

Elle lut.

Il lui fallut lire plusieurs fois le dossier Bastien avant de bien comprendre les événements dont il rendait compte, et surtout en quoi ces événements pouvaient intéresser la famille d'Hautefort.

Mais enfin elle comprit.

Et elle eut peur du secret redoutable qu'elle venait de voler.

Elle n'avait pas, la mère Barabas, la même honnêteté scrupuleuse que son mari.

Après s'être reproché, pendant quelque temps, la mauvaise action qu'elle avait commise, elle finit par s'y habituer.

Et de l'habitude, elle passa vite à la joie de se sentir maîtresse de ce secret et au désir de l'utiliser.

Comment ? Dans quel but ? Avec quel profit ?

Elle ne savait pas encore.

La mère Barabas avait un frère, plus jeune qu'elle d'une quinzaine d'années, et qui, après avoir été soldat, après un engagement, était entré à la Préfecture.

Il s'appelait Victor Leroy.

Il venait souvent rue des Acacias, quand son service le lui permettait, et il n'avait pas été sans y rencontrer Lafistole à différentes reprises.

La mère Barabas eut l'idée de se confier à lui.

Leroy était un homme de ressources.

Possesseur d'un pareil secret, il devait en tirer de l'or.

Elle lui écrivit en le priant de venir le plus tôt possible.

Elle fut deux jours à l'attendre.

Il vint, un soir, à l'heure du dîner. Il était libre.

—Que se passe-t-il ? Tu as besoin de moi ?

Elle se hâta de mettre un doigt sur sa bouche, en montrant Barabas qui rangeait son piston dans sa boîte.

Leroy comprit qu'il devait se taire jusqu'au départ du bonhomme. Il ne souffla mot pendant le repas.

Barabas partit. Leroy avait allumé sa pipe et fumait silencieusement à la fenêtre en tabatière qui prenait jour sur les toits et la forêt de cheminées des alentours.

— Voyons, explique-toi ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle rangeait les assiettes et les verres.

Alors, tout en travaillant et pendant qu'il fumait, elle lui fit le récit des relations d'amitié qui existaient entre Barabas et Lafistole et lui dit quel était le dépôt confié par Lafistole à son mari.

L'autre, en bon chien de chasse, dressait l'oreille.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est très grave, ce que tu viens de me raconter là, et c'est fort intéressant, ma foi.

— N'est-ce pas ? Avec un secret pareil, il y a de l'argent à gagner !

— Comment cela ?

— Dame ! ça se vend, les secrets. . . .

Leroy regarda sa sœur avec surprise.

Il ne répliqua pas tout de suite. Sa pipe s'étant éteinte, il la rebourra, très lent, très minutieux et très calme.

Victor Leroy était un homme de taille moyenne, sec et nerveux, portant les cheveux ras, on l'eût dit presque chauve, la moustache et la barbe en fer à cheval.

Il avait les yeux petits, le regard droit et dur.

L'aspect d'un vieux soldat et d'un honnête homme.

— Alors, dit-il, tu crois, ma sœur, que l'on pourrait se faire avec cela une petite fortune ?

— J'en suis bien certaine.

— Mais as-tu réfléchi ? ça ne serait pas très honnête.

— Où donc serait le mal ? fit-elle en se regimant.

— Ce secret n'est pas le nôtre. Donc nous ne pouvons en profiter et surtout trafiquer de lui.

— En voilà des scrupules. Je ne te savais pas si sot.

— Si tu as des arguments pour me convaincre, fais-les valoir.

— Des arguments ! Des arguments ! Écoute-moi bien, Victor.

Nous voilà vieux, mon mari et moi. Nous avons quatre sous d'économie, et ces quatre sous, Barabas les destine à Henri pour le jour où il sera officier. Il ne nous restera pas un liard. Que Barabas scit malade, alors. C'est la misère noire. Plus de piston à l'Élysée-Montmartre. Plus d'appointments à l'étude Chavarot. Tandis que si nous avions une petite fortune, Barabas pourrait se reposer tout de suite, le pauvre cher homme. Il aura assez trimé pendant son existence. Et toi, Victor, tu pourrais prendre ta retraite à la Préfecture. Tu es encore jeune et vigoureux, tu n'es pas déplaisant. Tu te marierais et tu irais vivre, très tranquille, de tes rentes, dans un petit coin, sur le bord d'une rivière, d'une rivière à truites, tu sais ? Toi qui aimais tant cette pêche-là quand tu étais gamin.

Elle essayait de le prendre par son faible.

— Tout ce que tu dis est vrai, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que je ne pourrais pas m'empêcher de rougir en pensant au moyen honteux qui m'aurait fait gagner cette fortune.

— L'argent n'a pas d'odeur. Je ne connais que ça moi.

— Enfin, je refuse.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui.

Elle grommela entre ses dents, avec un regard irrité à l'adresse de son frère :

— Imbécile !

Il fit semblant de ne pas entendre.

Sa pipe était éteinte. Il partit.

Les raisonnements de son frère n'avaient fait aucune impression sur l'esprit de la vieille femme. Elle restait convaincue qu'il y avait là une fortune à gagner, mais si elle était assez peu scrupuleuse pour avoir eu l'idée, elle ne se sentait pas assez de hardiesse pour l'exécution.

— Victor réfléchira, se disait-elle.

Et de fait, elle eut, en effet, qu'il avait réfléchi quand elle le vit arriver un soir, à l'heure du dîner, selon son habitude.

Barabas était un peu fatigué depuis quelques jours.

Un instant, il avait hésité s'il se rendrait au bal, mais il était courageux. Il partit malgré tout, sa boîte à piston à la main.

Il avait à peine fermé la porte, à peine n'entendait-on plus ses pas alourdis dans l'escalier, que la mère Barabas s'approchait de lui, en clignant de l'œil et lui disait :

— Eh bien, je parie que tu as changé d'avis ?

Victor Leroy alluma sa pipe.

— Peut-être bien, dit-il, avec son calme imperturbable et s'enveloppant d'un nuage de fumée.

Elle prit une chaise et vint s'asseoir près de lui.

— Alors, causons, veux-tu ?

— C'est inutile.

— Pourquoi ? Tu as un projet ?

— Je ne puis pas causer tant que je ne connaîtrai pas ces papiers.

— C'est juste. Je t'en ai parlé, mais il faut que tu les lises.

Elle s'en alla vers l'armoire, ouvrit le tiroir, souleva un tas de serviettes, de chemises, de draps, et retira le coffret.

Une minute après, le dossier Bastien s'étalait devant l'agent de police.

Et sans doute ce dossier l'intéressa vivement, car il en laissa éteindre sa pipe.

Et il n'avait pas fini que, tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, les faisant sursauter tous les deux et pâlir comme s'ils étaient pris en flagrant délit d'un crime.

Barabas rentrait inopinément.

Il avait essayé sa partie à l'orchestre de l'Élysée, mais, soufflant davantage, il avait demandé la permission de se retirer.

Et il était là, sa boîte à piston à la main.

Il était là, blême, irrité et silencieux, tant son émotion était forte, car, du premier coup d'œil, il avait reconnu le coffret de Lafistole, et ces papiers éparpillés devant sa femme et devant son beau-frère ne pouvaient être que les papiers qu'il avait respectés, et qui renfermaient le secret redoutable, dont avait parlé le caissier.

Son piston s'échappa de ses mains tremblantes.

— Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, ma femme, ce que tu as fait là ! . . . Tu ne devais pas . . . C'était promis . . . C'était juré. Mais la mère Barabas, déjà remise, haussa les épaules.

— Nous n'avons pas de secret pour Victor.

— Je croyais Victor un honnête homme . . . Il paraît que je me trompais . . .

Un peu décontenancé, l'agent ne répondit pas.

En priant sa sœur de lui communiquer les papiers, Victor n'avait eu d'autre idée que celle de suivre une piste possible ; il avait étudié le meurtre de Lafistole ; il savait que Séverac était mort avant d'avoir pu se défendre ; il flairait en tout cela du mystère, et, en bon chien de chasse, il n'abandonnait pas la piste.

Ce qui l'avait étonné, surtout, c'était de trouver ces papiers entre les mains de l'ancien clerc de Me Chavarot.

La première idée qui lui vint, ce fut que Lafistole les avait volés et qu'il avait eu l'intention de s'en servir contre la famille d'Hautefort.

La mère Barabas n'était venue qu'en second dans son intention de chantage.

Lancé sur une pareille route, l'agent se flattait de ne pas être longtemps sans découvrir la vérité.

Barabas s'approcha de la table, ramassa les papiers du dossier Bastien avec autant de soin que s'il se fût agi de billets de banque, les remit dans le coffret et emporta celui-ci dans sa chambre.

Puis il revint :

— Victor, dit-il, puis-je compter sur ta discrétion ?

L'agent de police hésita, puis ce fut résolument qu'il dit :

— Oui, aussi longtemps que je croirai que ce secret ne peut m'être utile dans l'affaire Lafistole ! — Non, dès que j'aurai acquis la conviction que dans la mort de ton ami ces papiers ont joué leur rôle . . . — Et je te délierais peut-être de ta promesse et de ton amié, toi, mon vieux Barabas, le jour où je te prouverai que Lafistole était une simple canaille.

Barabas sursauta,

Attaquer Lafistole devant Barabas, c'était s'en prendre à Barabas lui-même.

Cependant, il ne répondit rien.

Il alla s'enfermer dans sa chambre.

Il avait ramassé sa boîte à piston et l'emportait avec lui.

Leroy sortit presque aussitôt.

La mère Barabas le reconduisit sur le palier.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? Ça vaut près de cent mille francs, un secret pareil.

— Je n'ai jamais voulu m'enrichir en vendant ce secret, dit-il tranquillement.

— Alors, pourquoi m'as-tu laissé croire ? Pourquoi as-tu voulu lire ces papiers, fit-elle furieuse.

— Pour en rendre compte à mes chefs, simplement.

Il descendait l'escalier.

— Ah ! filou, dit-elle, en lui montrant le poing, tu veux faire l'affaire sans moi. Voilà la vérité.

Elle dégringola les marches, le poing tendu.

Mais il allait plus vite qu'elle. Elle s'arrêta essouffée et cria, d'une voix assourdie par sa rage de colère :

— Je te défends de jamais mettre les pieds ici, tu m'entends ?

Il n'entendit peut-être pas, car elle ne reçut aucune réponse.

Que faisait Barabas ?

Il avait fermé à clé la porte de sa chambre, afin d'être sûr que sa femme ne le dérangerait pas, et il avait laissé la clé dans la serrure, pour éviter toute curiosité de la mère Barabas.

Il cherchait maintenant où il pourrait cacher le dossier Bastien assez adroitement pour que ni sa femme, ni Victor ne le trouvassent, dans le cas où l'un des deux voudrait s'en emparer.

Son imagination trottait, trottait.

Il rêva tout d'abord de le confier lui-même à un ami, avec force recommandations.

Mais le moyen était dangereux. Il ne s'y arrêta pas.

Puis il pensa qu'il pourrait peut-être, en quelque coin perdu de la campagne, aux environs de Paris, aller enterrer le coffret au pied d'un arbre.

Le moyen n'était guère pratique, non plus. L'humidité pourrirait le bois, atteindrait les papiers.

Sans compter le hasard qui amènerait peut-être à cet endroit la bêche d'un paysan, le soc de charrue d'un fermier ou la hache d'un bûcheron.

Et alors, que deviendrait les papiers ?

Il était fort embarrassé, quand tout à coup ses yeux tombèrent sur la boîte à piston.

Une idée germait dans sa tête.

Les cachettes les plus simples et les plus apparentes sont souvent les meilleures.

Puis, il n'avait pas l'embarras du choix.

Plus tard, il réfléchirait, il chercherait un moyen.

Mais le coffret ne tiendrait pas dans la boîte que le piston remplissait exactement.

Son parti fut bientôt pris.

Il renferma les papiers dans l'armoire et attacha la clé à son cou, puis se coucha.

Le lendemain, pendant que sa femme était au marché, il se hâta de sortir, bien avant l'heure de l'étude, courut acheter une boîte à piston chez un fabricant d'instruments de musique, y glissa le piston qu'il avait emporté de chez lui enveloppé dans un journal, et alla déposer le tout, instrument et boîte, chez un marchand de vin qu'il connaissait dans le voisinage de l'Elysée-Montmartre.

—Je le prendrai ce soir, avait-il dit.

Il revint rue des Acacias.

Sa femme n'était pas encore rentrée.

Il glisse le coffret de Lafistole dans l'ancienne boîte, vide maintenant, et ferma celle-ci à clé.

Puis, il laissa cette boîte à sa place accoutumée.

Il avait à peine terminé ces préparatifs que sa femme revenait. Elle le regarda silencieusement pendant quelques minutes, puis lui dit à brûle-pourpoint.

—Tu es sorti, déjà ?

—Moi ? fit-il, voulant nier.

—C'est la fruitière qui t'a vu passer.

—C'est possible.

—Où allais-tu ?

—Faire une course pressée, pour mon patron.

—Qu'est-ce que le paquet que tu portais sous ton bras ?

—Rien.

—Un rien enveloppé dans un journal ? dit-elle avec ironie.

Il se tut. Il ne voulait pas la fâcher.

Elle vint lui mettre le poing sous le nez.

—Je parie que c'est le coffret aux papiers.

—Peut-être bien.

—Où l'as-tu caché ?

—Si on te le demande . . .

—Tu ne me le diras pas ?

—Jamais . . .

—Ah ! malheur ! c'est une fortune que tu perds, par ta faute . . . une grosse fortune.

—Possible, mais je sais ce que j'y gagne.

—Quoi ?

—Le repos de ma conscience.

Ce mot lui ferma la bouche.

Elle méprisait depuis longtemps son mari, qu'elle considérait comme un être faible, sans intelligence comme sans volonté. Néanmoins, elle savait qu'il était et qu'il avait toujours été d'une probité rigide.

Elle le lui avait assez reproché jadis ; car s'il n'avait pas voulu être honnête, il aurait pu se retirer, les mains pleines, des affaires embrouillées où il avait, au contraire, laissé son petit capital.

Le soir, quand, après le dîner, Barabas se prépara à partir pour son orchestre, il alla prendre sa boîte à piston, bien ostensiblement, et même il fit la réflexion suivante :

—Elle commencer à vieillir, il va falloir la remplacer . . .

Et il l'emporta, comme si le piston avait été à sa place accoutumée. A l'orchestre de l'Elysée-Montmartre, il posa précieusement la boîte auprès de lui, et tira son instrument de la neuve qu'il avait achetée le matin et qu'il laissa tous les soirs au café du bal, pour l'y retrouver le lendemain.

Et quand il rentra, il posa la vieille boîte sur la commode, à la vue de tous.

Et ce fut ainsi tous les jours.

—Où sont-ils, ces papiers ? se demandait la vieille, obstinée dans son idée, résolue à sa mauvaise action.

Bien qu'elle fût presque convaincue que Barabas les avait emportés hors du logis, elle bouleversa tout dans l'appartement, ne laissant rien d'inaperçus, fouillant les moindres coins, tous les meubles, — tous, excepté justement la boîte à piston !

Celle-ci, elle dut la déranger plusieurs fois pour visiter la commode, — et sans aucun soupçon.

—Oui, je ne me suis pas trompée, se dit-elle . . . C'est un autre qui les a.

Un jour, Barabas reçut une lettre qui le troubla singulièrement. C'était une invitation à se présenter, le lendemain, vers dix heures du matin, dans le cabinet du préfet de police.

—Qu'est-ce qu'on me veut ? murmura-t-il.

Et il montra la lettre à sa femme.

—Surement, il s'agit de Lafistole, va, dit la vieille. Tu te seras fourré dans quelque vilaine affaire.

Il fallut demander à Me Chavarot la permission de s'absenter le lendemain matin, ce qui lui fut accordé.

Le soir même, il reçut une nouvelle lettre, celle-ci de Victor Leroy.

Elle disait :

« Ne t'effraye pas de ta convocation. C'est à moi que tu la dois. Si j'ai un conseil à te donner, ne refuse rien de ce que le préfet te demandera . . . dans ton intérêt. »

Ces trois derniers mots étaient soulignés.

La vieille avait raison.

C'était bien de Lafistole qu'il s'agissait.

Le lendemain, à dix heures, il se présentait avec sa lettre.

On le fit attendre un quart d'heure et on l'introduisit ensuite dans une grande pièce très aérée, ouvrant sur des bureaux et sur un vestibule et dont les fenêtres prenaient jour sur le boulevard du Palais. Les murailles étaient tendues de tentures d'un brun rougeâtre et garnies de quelques aquarelles. A milieu, un vaste bureau plat. Des chaises et des fauteuils. Au fond, un canapé, dans un angle obscur.

Barabas pénétra là en tremblant fort.

Le préfet était un homme d'une quarantaine d'années, affable, précis et énergique.

Il indiqua un siège à Barabas. Lui-même était assis, devant son bureau. Il considéra attentivement le bonhomme, fut frappé de son honnête, douce et naïve figure.

—Victor Leroy est votre beau-frère ?

—Oui, monsieur le préfet.

—Il nous a raconté que vous déteniez chez vous des papiers fort importants par le secret qu'ils renferment.

—Il paraît, monsieur le préfet.

—Comment, il paraît ? Vous n'en êtes pas sûr ?

—Non, car l'indiscrétion que Leroy a commise en lisant ces papiers, je n'ai pas, moi, à me la reprocher, et j'ignore ce qu'ils contiennent.

—Que comptez-vous en faire ?

—Je n'en sais rien encore. Ils appartiennent à Lafistole. Celui-ci m'avait fait jurer de ne jamais m'en séparer. Il est mort. Je suis assez embarrassé.

—Je suis là pour vous tirer d'embarras.

—Vous, monsieur le préfet ?

—Remettez-les moi.

—Non. A vous moins qu'à tout autre ! fit nettement le bonhomme.

—Pourquoi ? dit le préfet qui fronça le sourcil. La police a l'habitude de garder les secrets les plus délicats. Bien des Fistoires lui sont contées qu'elle conserve, sans en dire mot, au plus profond de ses archives. Le secret du dossier que vous avez chez vous intéresse une famille de hauts magistrats, absolument honorable et innocente. La police et la magistrature se tiennent de trop près pour que l'une ne protège pas l'autre . . . J'ajoute, monsieur Barabas, que si vous aimiez réellement Lafistole, vous devez désirer que sa mort soit vengée, n'est-ce pas ?

—Le coupable, M. de Séverac, est mort.

—Il n'est pas certain que M. de Séverac soit le vrai coupable.

Le père Barabas était entêté. En outre, il n'était pas sans éprouver un secret orgueil de résister ainsi au chef de la police parisienne, puissant fonctionnaire auquel aboutissent les innombrables canaux de la vie mystérieuse de la grande cité.

—Je ne m'explique pas très bien, monsieur le préfet, quelle serait pour vous l'importance de ces papiers, surtout puisque vous en connaissez la teneur. Permettez-moi donc de les garder, jusqu'à nouvel ordre.

Le préfet réprima un geste d'impatience.

Il jouait, sur sa table de travail, avec un couteau à papier en ivoire, agrémenté d'incrustations de nacre.

—Monsieur Barabas, dit-il après un silence, votre ami Lafistole était un coquin . . . et vous, qui êtes un brave homme, je comprends difficilement votre amitié pour ce misérable.

—Monsieur, il est facile d'accuser.

—Je prouve aussi facilement, monsieur, dit le préfet, dont le regard, un peu plus dur, trahissait un commencement de colère... Je puis vous dire, tout d'abord, que des renseignements intimes qui me sont parvenus, il résulte la certitude que jamais il n'a été question de mariage entre Mlle Bérengère d'Hautefort et le caissier de Me Chavarot.

—Cependant, monsieur le préfet...

—Lafistole et Mlle d'Hautefort ne s'étaient jamais vus.

—Voilà qui est singulier...

—Les papiers que vous a confiés Lafistole n'appartenaient pas le moins du monde à la famille d'Hautefort. Ces papiers la concernent seulement ; ils étaient déposés chez votre patron, Me Chavarot, qui seul connaissait leur contenu. Je dis : seul ; le secret du dossier était inconnu même de la famille d'Hautefort. Ces papiers étaient enfermés dans la caisse particulière du notaire. Lafistole les y a volés...

Barabas fit un haut-le-corps.

—Bien invraisemblable, cela, dit-il. M. Chavarot avait toujours les clefs sur lui. Et il n'a pas pour habitude de nous mettre dans la confiance des combinaisons de la fermeture.

—Lafistole les a volés un jour que Me Chavarot s'était assoupi sur son canapé, laissant la caisse ouverte.

—Enfin, je veux bien le croire, dit Barabas point convaincu.

—Votre patron vous persuadera.

Et le préfet, se levant, vint droit au bonhomme.

—Savez-vous ce qu'il a fait ensuite, votre ami, monsieur Barabas ? Il est allé trouver la famille d'Hautefort, armé de ce secret. Et il a voulu la faire chanter. Non point qu'il ait demandé de l'argent. C'eût été trop vulgaire, et Lafistole était trop distingué pour cela. Mais il a prié Mme d'Hautefort de lui donner la main de sa fille, ce qu'elle a repoussé avec indignation.

Barabas hochait la tête.

Si Lafistole avait agi de la sorte, évidemment c'était un misérable ; mais ne lui mentait-on pas ?

Comme s'il avait compris sa réflexion, le préfet de police ajouta :

—Je tiens ces renseignements de votre patron lui-même. Il vous les confirmera au besoin.

Et, après un silence :

—Telle est donc la situation, monsieur Barabas. Vous avez chez vous des papiers qui ne vous appartiennent pas, qui ont été volés, et que, par conséquent, vous n'avez pas le droit de garder. Si vous refusez de nous les restituer, je ne sais pas trop si je ne vous enverrai point passer une huitaine de jours au Dépôt, pour vous donner le temps de la réflexion.

—Mais, monsieur le préfet, je suis un honnête homme, moi, dit Barabas consterné.

—Je n'en doute pas, mais prouvez-le.

Barabas était très perplexe.

—Ces papiers, où sont-ils ? Vous les avez toujours ? Vous ne vous en êtes pas dessaisi ?

—Non, non. J'ai promis de ne jamais m'en dessaisir.

—Je vous donne deux jours pour vous décider, monsieur Barabas. Si dans deux jours vous hésitez encore.

—Si j'hésite ?...

—Vous ferez connaissance avec le Dépôt.

Le préfet fit un signe au bonhomme.

Celui-ci comprit que l'entretien était terminé. Il était fort troublé. Il salua humblement, se cogna, en sortant, contre toutes les chaises, trouva difficilement la porte, les yeux brouillés les tempes bourdonnantes.

Déjà il se voyait en prison.

Et pourquoi ? Pour avoir été un honnête homme. Pour avoir voulu garder la parole jurée...

Il était à peine sorti que le préfet de police se dirigeait vers une porte donnant accès dans l'un des bureaux voisins.

Un homme en sortit, petit, malingre, bossu.

Me Chavarot, très pâle, et dont le doux et triste regard interrogea le fonctionnaire.

Celui-ci mit le notaire au courant de la conversation qu'il venait d'avoir avec Barabas.

—A vous, monsieur, dit-il, d'essayer votre influence sur votre employé. Moi, je n'ai plus qu'à attendre. Dites bien, toutefois, à cet entêté, que je suis absolument décidé à exécuter ma menace, et que le Dépôt l'attend.

Les deux hommes se regardèrent pendant quelques secondes sans plus prononcer un mot.

—J'ai étudié attentivement cette affaire, maître Chavarot. Toute cette histoire Bastien est navrante. Mais ne croyez-vous pas que Mme d'Hautefort a joué un rôle dans le meurtre de Lafistole ?

Me Chavarot tressaillit et ne répondit pas.

Le préfet de police ne pouvait s'y méprendre.

—Vous l'avez pensé comme moi ! Nous ferons tout pour étouffer cette déplorable aventure. Malheureusement, j'arrive un peu tard en

tout cela. Ce secret est connu de bien du monde. Une indiscretio peut tout perdre. Mme d'Hautefort est à la merci d'un hasard.

Quand Me Chavarot revint rue Saint-Georges, il trouva Barabas déjà installé devant son pupitre ayant passé ses manches de lustrine et prêt à grossoyer.

—Monsieur Barabas, veuillez me suivre dans mon cabinet.

Barabas s'attendait à cet entretien, après ce que lui avait dit le préfet de police.

Il suivit docilement le notaire.

Celui-ci ferma soigneusement la porte, puis, sans essayer de dissimuler son émotion, il prit les mains de Barabas :

—Je vous connais depuis de longues années déjà, monsieur Barabas, dit-il, vous êtes un brave et honnête homme et vous savez ce que je vais vous demander. Vous ne pouvez vous rendre complice d'une infamie. Les papiers que vous détenez m'ont été volés. Je vous prie simplement et sans autres phrases de me les rendre.

On y tenait donc beaucoup à ces papiers ?

Voilà ce que se disait le vieux.

Sa situation, devant son patron, était délicate, car il sentait qu'un refus entraînerait probablement son renvoi.

Chassé de chez Me Chavarot, où irait-il ?

Il n'aurait plus que sa place à l'orchestre de l'Élysé-Montmartre, mais c'était peu pour vivre, et encore, s'il s'en était contenté, cela n'eût pas suffi à l'entretien de son fils.

Mais il croyait de son devoir de garder, tant qu'il le pourrait, le dépôt qu'on lui avait confié.

Il n'était pas convaincu que Lafistole fût bien le misérable qu'on lui représentait.

Cela était bientôt fait d'accuser quelqu'un surtout lorsque celui qu'on accusait n'était plus là pour se défendre et lorsque, en dépit des calomnies, toutes les apparences, au contraire, plaidaient pour lui.

En effet, n'était-il pas victime ? N'était-il pas mort assassiné ? On le craignait donc bien, puisque ses ennemis n'avaient pas reculé devant un crime !...

Me Chavarot échoua, comme avait échoué le préfet de police, devant l'obstination du brave homme à se taire.

Le notaire avait bien compris que les menaces ne devaient pas avoir de succès. Il n'y avait pas eu recours. Il avait essayé de la persuasion, de la douceur, presque de la prière.

Efforts inutiles.

Et quand le notaire eut épuisé ses arguments, quand il se tut, Barabas, assis, la tête penchée, comme attendant le coup, se disait :

—Il va me chasser, cela est certain.

Si Me Chavarot avait obéi à sa colère, il eût chassé Barabas en effet, mais il était convaincu de la probité de son clerc. S'il avait échoué, c'est que, justement, il s'était heurté à l'excès de cette probité.

—Monsieur Barabas, dit le bossu, retournez à votre travail. Je ne vous renvoie pas, et c'est la plus grande preuve que je puisse vous donner de mes bonnes intentions à votre égard. J'espère que vous réfléchirez.

Barabas se leva, salua son patron et se dirigea vers la porte, soulagé d'un grand poids.

—Ne vous y trompez pas, ajouta le notaire. Aujourd'hui votre refus c'est encore de la probité... mais demain, cela serait de la malhonnêteté... J'espère que vous ne vous rendrez pas complice des mauvaises actions de Lafistole.

Ce mot troubla profondément le père Barabas.

Et c'est en vain que, pendant le reste de la journée, il appliqua son attention à son travail ; il accumula fautes sur fautes, ce qui lui attira pour la première fois de sa vie les réprimandes du maître clerc.

Une dépêche de Chavarot au préfet de police avertit celui-ci de l'insuccès de la démarche tentée par le notaire.

Le préfet était homme d'action.

Dans l'après-midi du même jour, il envoyait deux agents bien stylés chez la mère Barabas, afin de fouiller de fond en comble l'appartement et de découvrir le dossier.

Ce fut Barabas, qui, dans sa ruse naïve, eut raison de la police. Dix fois les agents, guidés par la vieille, dérangèrent la boîte à piston.

Ni l'un ni l'autre n'eut l'idée de l'ouvrir !...

En entrant, un agent, avisant la boîte, avait dit :

—Tiens, il est musicien, votre mari ?

—Mais oui, deuxième piston à l'Élysé-Montmartre.

Et c'était tout.

La boîte, divisée par compartiments, était juste assez grande pour l'instrument de musique.

On ne pouvait y faire entrer autre chose.

Lorsque Barabas revint pour dîner, sa femme lui apprit la visite des agents.

TOUT LE MONDE EN PREND

Tout le monde prend aujourd'hui du *Baume Rhumal* pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite. C'est le remède le plus sûr et le plus efficace qui existe et son prix de 25 cents les 16 doses le met à la portée de tout le monde, dans toutes les pharmacies et épiceries.

CHOSSES ET AUTRES

—Le Canada possède environ 462 milles de chemin de fer urbain.

—L'armée Allemande emploie annuellement 137,000,000 de cartouches blanches.

—Léon XIII établira bientôt, à Washington, un tribunal ecclésiastique de dernier ressort.

—On consomme environ dix-neuf millions de gallons de bière par semaine aux Etats-Unis.

—Le Canada possède 6 raffineries de sucre : 2 à Halifax, 1 à Moncton, 2 à Montréal, 1 en Colombie.

—L'apprenti doit à son patron obéissance, soumission, dévouement absolu aux intérêts et à la prospérité de la maison.

—On affirme que la guerre de Cuba coûte à l'Espagne \$300,000 par jour, soit environ \$9,000,000 par mois. Que d'argent gaspillé !

—On signale l'apparition en Allemagne d'une machine à coudre la bonneterie, capable de finir entièrement les coutures dans les objets fermés, tels que les bas par exemple.

UNE SOTTISE A EVITER

Souffrir inutilement, quand on peut l'éviter, n'est-ce pas le comble de la bêtise ? n'est-ce pas aller à l'encontre du bon sens, que de négliger un rhume fatigant et débilitant, alors qu'avec quelques cuillerées de *Baume Rhumal* on peut s'en débarrasser rapidement et d'une manière absolue ? Dans toutes les pharmacies et épiceries. 25 centins la grande bouteille.

—D'après les statistiques officielles, 1,091 décès ont été causés par le choléra la semaine dernière, dans toute l'Egypte. Le chiffre total des victimes, depuis l'apparition de l'épidémie, s'élève à 14,755.

—Le Théâtre Royal, pour ne pas être en arrière de ses partenaires, a engagé une troupe de célèbres impressionnistes Davis & Keogh, qui joue la comédie-drolatique intitulée : *Girl Wanted*, une oeuvre nouvelle, bien montée et dans laquelle l'intrigue est dirigée de façon à exciter l'intérêt du spectateur en le faisant rire à gorge déployée. Les spécialités, originales, nouvelles, comiques, fantastiques et inimitables se trouvent intercalées dans la pièce et produisent un méli-mélo abracadabrant qui éblouit et fascine le spectateur.

—Suivant l'antique coutume russe, personne ne montera plus Norma, la jument qui portait le tzar à cheval quand il a fait son entrée solennelle dans Moscou lors de son couronnement le mois passé. Elle finira ses jours à rien faire dans les écuries impériales. Pour l'occasion ci-haut mentionnée, la jument portait des fers en argent solide.

C'EST AGAÇANT

Quoi de plus agaçant qu'une toux opiniâtre ? On s'épuise, se fatigue et on fatigue les personnes qui vivent à nos côtés. Il est cependant si simple de prendre quelques doses de *Baume Rhumal* pour mettre fin à cette torture. Quelques doses suffisent et le flacon de 16 doses ne coûte que 25 centins. On en trouvera dans toutes les pharmacies.

**Souffrances Atroces**  
PROVENANT DE  
**RHUMATISMES**  
C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par  
**La Salsepareille d'Ayer**

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-trois livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

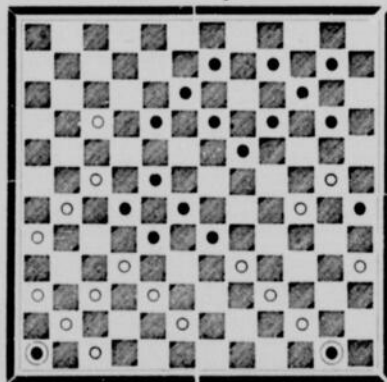
**La Salsepareille d'Ayer**  
La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 192

Composé par M. Pierre Duplessis, Williamsville, Conn.

Noirs—18 pièces



Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 190

Blancs		Noirs	
37	31	21	33
31	25	43	26
61	56	19	32
56	49	55	44
29	24	18	40
48	41	16	29
53	47	40	66
41	55	29	40
57	50	45	56
62	5	26	59
5	70	gagnent	

Solutions justes par MM. L. Paradis, Montréal, P. Duplessis, Williamsville, Conn.

**La Porteuse de Pain**  
EN VENTE CHEZ  
**LEPROHON & LEPROHON**  
LIBRAIRES

25, rue St-Gabriel, Montréal

LA PORTEUSE DE PAIN, par Xavier de Montépin, un des plus beaux romans de cet écrivain célèbre. Demandez notre catalogue complet, envoyé gratis sur demande.

**Rentrée des Classes**

A LA CHAPELLERIE MODERNE

— POUR LES —

**CASQUETTES DE COLLEGE**

De la ville et de la campagne

AINSI QUE TOUTES AUTRES

**CASQUETTES en TWEED et en SOIE**

Pour voyage et bureau

ASSORTIMENT DE

**CHAPEAUX Haute Nouveauté**

POUR L'AUTOMNE

Teinture et Réparation des Fourrures

33 ANS D'EXPERIENCE

**ARMAND DOIN**

1584 rue Notre-Dame

Vis-à-vis le Palais de Justice **MONTREAL**

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, diésine Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDES, Paris B<sup>e</sup> St-Denis, 16

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TELEPHONE No 2113



**LE SEUL**  
journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est  
**LA SAISON**  
30, Rue de Lille, Paris  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sous convocation que j'est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure marche entre tous

**J. EMILE VANNIER**  
(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
**187, RUE SAINT-JACQUES**  
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

**Librairie Française**  
**G. HUREL**  
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français, Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.  
Livres d'occasions, achat et vente.  
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

LISEZ

**"Le Monde"**

LE GRAND JOURNAL  
LIBÉRAL-CONSERVATEUR  
DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour. . . . .

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

**UN MEDIUM D'ANNONCE**  
HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**, est souverainement  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les  
**MALADIES DE POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de l'**ANEMIE** — **DEBILITÉ GÉNÉRALE**  
**DYSPEPSIE** — **MANQUE D'APPÉTIT**  
**FIEVRES** — **ÉPUISEMENT** etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 21<sup>r</sup>  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.



**Institution Cure d'Eau Kneip.**

MILWAUKEE, WIS., Juillet, 1894. (8)

Il est de mon devoir de reconnaître ce qui suit :— J'ai souffert beaucoup de Vomissements pendant plusieurs mois. Tous les médecins appelaient cette maladie une affection nerveuse, mais leurs traitements ne me donnaient aucun soulagement. A San Francisco on me recommanda le Tonicus Nerveux du Père Koenig. Après en avoir pris pendant quelques jours, les symptômes de ma maladie disparurent. Une seule bouteille souffit pour me guérir entièrement. REV. A. GOETTE.

**Mal de Tête de 30 Ans.**

WILWAUKEE, WIS., Mai, 1894.

Il y a à peu près 30 ans, pendant un feu, je tombai dans une cave, pleine d'eau. Comme c'était en hiver, mes vêtements gèlerent sur moi avant que je puisse me changer. Depuis ce temps là j'ai souffert de sévères maux de tête, et je fus traité par plus de 15 médecins; mais rien ne me fit autant de bien comme une bouteille de Tonicus Nerveux du Père Koenig. J. NETZHAMMER.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.**

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNE-	Paris et Seine	50f	26f
MENT	Départements	56f	29f
	Etranger	62f	32f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



**FAUSSES DENTS SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Lée)**

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE L'ACCESSION

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

- Paris (France), 5, rue de la Bourse.
- Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
- Boston (Mass.), Carter Buildings.
- Toronto (Ont.), 26, King street East.

**U. PERREAU**

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi

lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 29 août 1896

**52,057**

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**Offres Spéciales**

**Marchandises de Toile**

Ce département augmente si rapidement que nous sommes obligés de le mettre deux fois plus grand qu'il est actuellement, ce qui signifie lui donner un autre grand magasin. Il est toujours encombré chaque jeudi. La valeur offerte dans ce département est sans égale au Canada.

Toutes les lignes de toile à verrerie, bleue et rouge, valant 8c pour 5c long. 10 douzaines d'essuie-mains Honey Comb, bouts frangés bonne grandeur, valant 5c, pour 2c chacun. 100 douzaines de grands essuie-mains turcs de bonne qualité, 50 pouces de longueur par 25 pouces de largeur, bouts frangés, valeur régulière 27c, pour 18c chacun. 430 verges de damas de table blanc, de qualité extra, double largeur, en dessins de choix, demain 23c

5 caisses de beaux Cotons blancs, 27 pouces, convenables pour sous-vêtements valeur régulière 43c, pour 9c la verge. 2 ballots de bon Coton jaune, 27 pouces de largeur, valeur régulière 5c, pour 2½ la verge.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

**Blouses de Dames**

A 19c—200 blouses en bonne indienne en joli rose et bleu, pour dames, valeur régulière 28c.

A 25c—300 blouses en baptiste, beaux patrons pâles ou foncés, manches larges pour dames, prix régulier 38c, demain seulement 25c.

A 39c—100 blouses de dames, variant de 65 à 99c chacune, demain seulement 39c.

A 8 heures, demain matin, nous offrirons environ 3 caisses de magnifiques blouses de dames.

Toutes les blouses sont admirablement bien taillées, bien faites, splendide qualité de marchandise, manches larges, de toutes grandeurs et couleurs, demain 45c, valeur régulière 75c.

**Blouses de première classe pour Dames**

Nous venons de recevoir environ 10 douzaines de blouses des derniers goûts, faites des marchandises les plus choisies pour dames, variant de \$1.09 à \$1.79 chacune.

**Vente de Bas**

Demain, nous pensons faire notre première ouverture de bas d'automne.

Nous offrirons plusieurs lignes spéciales convenables pour l'automne.

50 douzaines de bas en cachemire noir, pesanteur moyenne, bien finis, pour dames, valeur régulière 29c, pour 19c.

**LA CIE S. CARSLY (Limitée)**

1765 à 1783, Notre-Dame